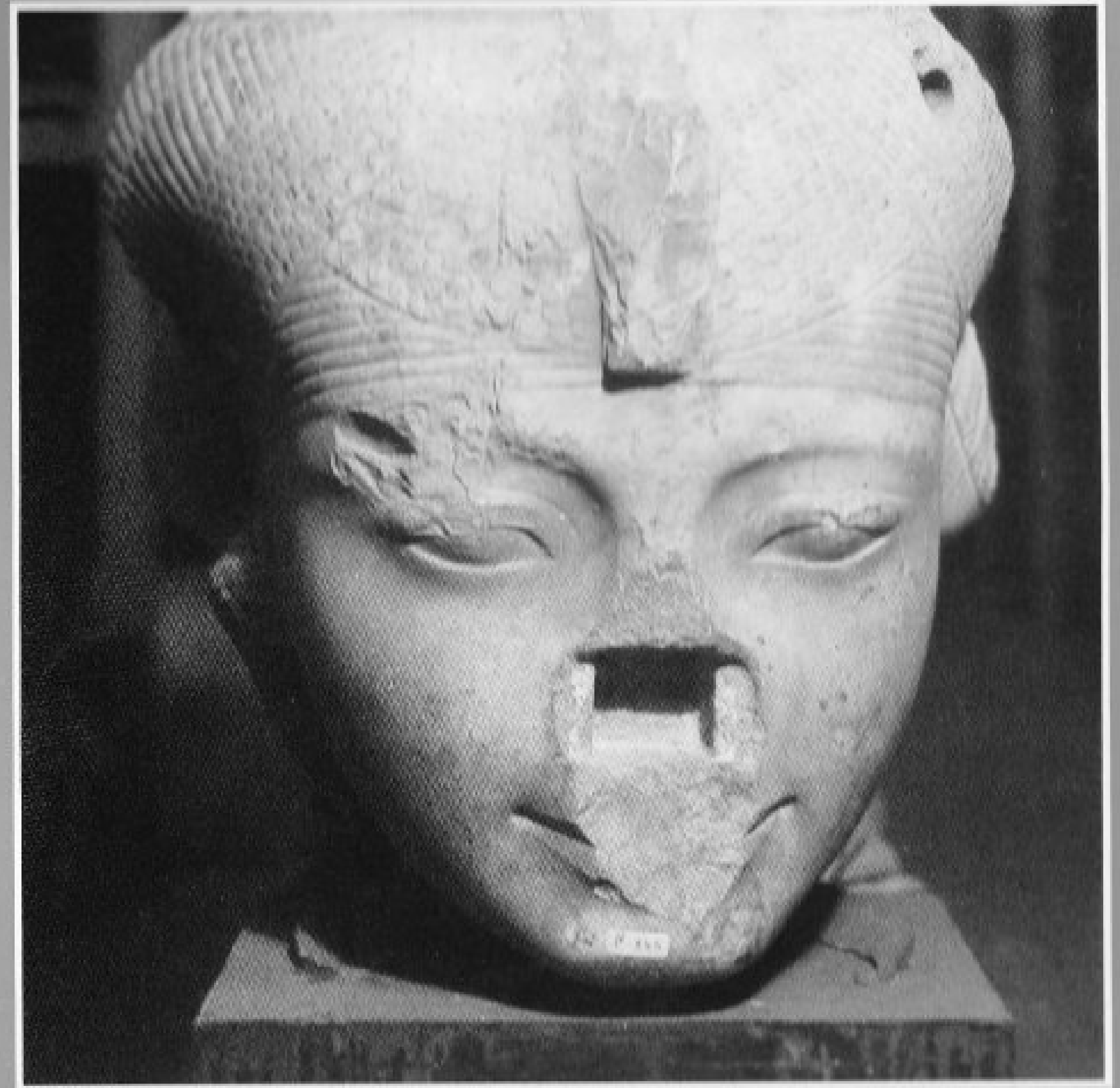
N° 144; Sourouzian, Taraqji, Yoyotte

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE



N° 144 Mars 1999



SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE
COLLÈGE DE FRANCE
Place Marcelin-Berthelot, 75231 Paris Cedex 05

Correspondance administrative et Bulletin:
Cabinet d'égyptologie, Collège de France, place Marcelin-Berthelot, 75231 Paris Cedex 05.
Correspondance financière: Société Française d'Égyptologie: même adresse.
Compte de Chèques Postaux: N° 2093-33 S, Paris.
Compte bancaire: Crédit Agricole, quai de la Rapée, 75561, Paris Cedex 12.

ISSN 0037-9379

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉGYPTOLOGIE

RÉUNIONS TRIMESTRIELLES COMMUNICATIONS ARCHÉOLOGIQUES

N° 144 Mars 1999

Assemblée Générale du 20 mars 1999 2
Nouveaux membres 2
Nouvelles de la Société 3
Nouvelles de l'Égyptologie 3
Rapport financier 5

Communications:
– Mme Hourig Sourouzian, chercheur, Institut Allemand: **Deux groupes statuaires thébains réassemblés au Musée du Caire** 6
– M. Ahmed Ferzat Taraqji, vice-directeur du Centre al-Bassel: **Témoignages égyptiens de la région de Damas** 27

Commentaire:
– M. Jean Yoyotte, professeur honoraire au Collège de France: **La Stèle de Ramsès II à Keswé et sa signification historique** 44

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 20 MARS 1999

La dernière Assemblée Générale s'est tenue le 20 mars 1999 à 10 heures 30 sous la présidence de Mme Dominique Valbelle présidente, assistée de MM. Leclant et Devauchelle vice- présidents. Mme Brigitte Affholder, trésorière donne lecture du rapport financier qui est approuvé par l'Assemblée Générale.

Compte rendu de la précédente Assemblée Générale

Mme Véronique Laurent donne lecture du procès-verbal de la précédente Assemblée Générale du 17 octobre 1998 (BSFE 143), aucune observation n'est formulée.

Membres excusés

Mme Guillemette Andreu, Mme Ruth Schumann-Antelme, Madame Jacqueline Beilin, M. Hervé Boutigny, Mme Simone Brenner, Mme Odette Broardelle, M. Michel Colas, M. Pierre Combalbert, Mme Claudine Courbis, Mme Vera Droste, M. Jacques Grissonanche, le Professeur Henry James, M. Yvan Koenig, M. Jean Daniel Krzysosiak, Mme Sophie Labbé-Toutée, Mme Yvette Leloup, M. Jacques Livet, M. Arpag Mekhitarian, Mme Eve Menei, Mme Bernadette Menu, M. Paul Montélimard, le Professeur Jean Murat, Mme Laure Pantalacci, M. Pierre Lefranc, M. François Resche, M. et Mme André Rodier, Mme Martine Ruello, Mme Marie-José Sudrie, M. Christian Sturtewagen, le Professeur Claude Traunecker, le Professeur Roland Tefnin, le Professeur Michel Valloggia, le Professeur Claude Vandersleyen, le Professeur Jean Vercoutter.

Nouveaux Membres:

M. Jean-Guy Ancelin, M. Paul André, M. Philippe Asclippe, M. Alain Anselin, Mme Françoise Bajard, M.et Mme Yves Bertrand, Mlle Marie-Bénédicte Blanc, Mlle Magali Boury, M. Gabriel Boyer Chammard, M. Jacques Breton, M. Patrice Carneau, Mme Claudine Courbis, Mlle Marie Couture, Mme Virginie Culminique, Mlle Vanessa Desclaux, Mme Renée Donce, M. Gérard Ducher, Mme Annick Dufour, Mme Nicole Durisch, Mlle Agnès Faure, M. Michel Galichon, Mme Régine Gérard, M. Michel Guiot-Guillain, Mme Françoise Guillou, Mme Monique Hariot, M. Patrice Javelot, M. Michel Kirkor, Mlle Isabelle Lakomy, M. Jean-Marie Lamblard, Mlle Agnès Lamon, M. Pierre Lari, M. Pierre Lefranc, M. Jean-Paul Legraverand, Mlle Sandrine Lemaire, M. Nicolas de Longueville, Mlle Christelle Mazé, Mme Marie-Claude Métais, Mlle Laetitia Meurisse, M. Yves Mollo, M. Yves-André Mongrolle, Mlle Fleur Morfoisse, M. et Mme Pardini, Mlle Sylvie Parisot, Mme Nicole Perrin, M. Abelino Poletti, Mme Pierrette Pouzet, Mme Amélie Rouquet, Mme Janine Sapet, Mlle Alexandra Stephan, M. Philippe Taurisson, Mlle Marcella Trapani, M. Johan Vanhecke, Mlle Isabelle Venturini, M. Nicolas Véron, Mlle Hélène Virenque, Mlle Sarah Wickenburg. L'Académie des sciences du Brandebourg, Bar Ilan University en Israël, l'Université de Bâle, la Bibliothèque du département égyptien du Metropolitan Museum à New York.

Nouvelles de la Société

Le comité de la Société s'est réuni le 20 mars 1999 à 9 h. 30, au Collège de France, salle 6, sous la présidence de Mme Dominique Valbelle, présidente, assistée de MM. J.Leclant et D. Devauchelle, vice-présidents

Étaient présents: Mmes Affholder, Laurent, Lienhard, Letellier, Valbelle, MM. Degardin, Devauchelle, Leclant, Perdu, Richard, Souchet, Zivie.

Mme Pantalacci MM. Koenig, Lauer, Valloggia, Vercoutter, Traunecker s'étaient fait excuser.

La secrétaire rend compte du bon déroulement du vote au sujet de la modification des statuts. Le dépouillement du vote a eu lieu au cours d'une interruption de séance. Les résultats sont les suivants: sur 305 votants, 303 oui, 2 non. La modification des statuts est adoptée.

Mme Affholder présente le rapport financier qui, en raison du prochain passage à l'euro, couvre l'exercice du 15 septembre 1997 au 31 décembre 1998. Le Comité approuve le rapport financier qui sera soumis à l'Assemblée Générale. Afin de faire face à l'augmentation des dépenses de fonctionnement de la SFE et de publication du BSFE et de la Revue d'Égyptologie, le comité approuve une augmentation des cotisations pour l'an 2000. Cette augmentation sera approuvée à l'unanimité par l'Assemblée Générale.

Mme Laurent annonce que la SFE et l'Association France-Égypte ont uni leurs efforts pour organiser des visites-conférences de l'exposition «L'Art Égyptien au Temps des Pyramides» qui aura lieu au Grand Palais. Le bureau de la SFE remercie le président de France-Égypte, M. Philippe Cuvillier, de cette fructueuse collaboration et souhaite que d'autres réalisations puissent voir le jour dans le même esprit, pour la satisfaction des adhérents des deux associations.

La Société Française d'Égyptologie dispose dorénavant d'une adresse e-mail: **sfeegypt@easynet.fr**

Nouvelles de l'Égyptologie

- Le lundi 22 mars, le Professeur Jean-Claude Grenier a donné une conférence intitulée *Le Voyage d'Hadrien en Égypte*, à L'Association France-Égypte, au Centre des conférences internationales, 19 avenue Kléber, 75016 Paris, à 18 heures 15.
- L'association des Amis des Musées d'Égypte organise une soirée de gala au profit des musées d'Égypte, le vendredi 23 avril à l'Unesco. Le thème en sera les *Chants d'amour des pharaons*.
- Le samedi 5 juin, Beatrix Midant-Reynes donnera une conférence intitulée: *Adaïma et l'Égypte prédynastique. Dernières découvertes*, au Musée des Antiquités Nationales à Saint Germain-en-Laye, à 15 heures.
- Il y a 200 ans la pierre de Rosette était découverte. Pour célébrer cet anniversaire un colloque aura lieu le mardi 1er juin, à la Fondation Singer-Polignac, sous la présidence de M. Jean Leclant, et la réunion du mois d'oc-

tobre de la Société Française d'Égyptologie lui sera consacrée. À cette occasion, nous entendrons deux communications, l'une de notre vice-président, M. Jean Leclant: *Le Lieutenant Bouchard, l'Institut et la Pierre de Rosette*, l'autre de Michel Dewachter: *Du texte au signe: la Pierre de Rosette et les premières collections d'antiquités égyptiennes*.
- L'exposition «*L'Art Égyptien au Temps des Pyramides*» a ouvert ses portes le 9 avril et durera jusqu'au 12 juillet 1999. Elle se tiendra au Grand Palais.

Publication

- L'Association des étudiants en égyptologie vient de faire paraître le deuxième numéro de sa revue *Thot'web*. Un sommaire très riche couvre aussi bien l'actualité, des entretiens avec des égyptologues, que des compte rendus de soutenances de thèse, des nouvelles informatiques, des reportages, des notices sur de nombreux centres égyptologiques à travers le monde, sans compter des reportages et des articles de fond. On peut se procurer ce numéro à la librairie Cybèle, à la librairie du Musée du Louvre ou, par correspondance, au siège de l'association, 60 rue Monsieur le Prince, 75006 Paris.
- Le n° 12 (février 1999), de la revue *ÉGYPTE, Afrique § Orient*, vient de paraître. Au sommaire, des articles autour des pyramides, des textes et les fouilles s'y rapportant. Égypte, Afrique et Orient, 10 rue de la croix, 84000 Avignon.

Congrès

- Le VIII[e] Congrès International des égyptologues aura lieu au Caire du 28 mars au 3 avril 2000. S'adresser au Dr. Zahi Hawass, office of the Eighth International Congress of Egyptologists. Information Center, Supreme Council of Antiquities, 3 El-Adel Abou Bakr Street, Zamalek, Cairo. Fax: 340 7239 ou 383 4519.
- La prochaine réunion de la Société aura lieu le 22 juin 1999. Nous entendrons deux communications une de Mme Boussac, l'autre de M. Larché sur *La reconstruction à Karnak de la chapelle rouge d'Hatchepsout*.

RAPPORT FINANCIER

Exercice 1997-98 (du 15/09/97 au 31/12/98)

CHARGES DE FONCTIONNEMENT		PRODUITS DE FONCTIONNEMENT	
Impression: **BSFE** 138, 139, 140	67568,53	Cotisations perçues	
RdE 48	110511,25	- années antérieures	18080,00
Frais d'établissement des publications	24000,00	- année 1998	306958,13
		- année 1999	15970,00
Coût des revues	202079,78		341008,13
Frais Visite conférence	6581,00	Participation visites conférences	16008,00
Frais de conférences	16769,50		
Frais liés à l'activité normale	7900,60		
Frais liés au déménagement	18531,99		
Dons	16100,00	Vente de publications	
Petites fournitures	15448,01	- BSFE	20453,00
Frais postaux	23464,80	- RdE	3820,00
Frais bancaires	569,85		24273,00
Achat ordinateur Adaptation an 2000	40091,38	Dons	1500,00
Charges de personnel	8189,52		
Charges sociales	587,31	Total produits de fonctionnement	382789,13
		PRODUITS FINANCIERS	
		- produits de participation	5365,50
TOTAL CHARGES	**356313,74**	**TOTAL DES PRODUITS**	**388154,63**
SOLDE POSITIF	**31840,89**		
TOTAL GÉNÉRAL	**388154,63**	***TOTAL GÉNÉRAL***	**388154,63**
ACTIF NET au 31/12/98		**JUSTIFICATION DE L'ACTIF NET au 31/12/98**	
Crédit Agricole	58297,73	Actif net au 15/09/97	271880,61
Livret Crédit Agricole	10000,00	Dettes à régler en 01/99	4297,31
CCP	3042,60	SOLDE POSITIF	31840,89
Caisse	1047,32		
Portefeuille	235631,16		
TOTAL	**308018,81**	TOTAL	**308018,81**

Deux groupes statuaires thébains réassemblés au Musée du Caire

Hourig SOUROUZIAN

Le remploi ou la dispersion de monuments plus anciens, transférés de site en site sont attestés en Égypte dès la fin du Moyen Empire. Parallèlement, depuis l'Antiquité, les visiteurs de la Vallée du Nil puisent dans les temples égyptiens des monuments qu'ils emportent à l'étranger. Stèles, colonnes, obélisques, sphinx et statues colossales sont ainsi exportés pour être intégrés dans des complexes hétéroclites.

L'exploitation systématique des monuments au siècle dernier a certes pris fin avec l'arrivée d'Auguste Mariette en Égypte et la fondation du service des antiquités par ses soins, mais les fouilles, maintenant officielles, engagées sur les grands sites ont nécessité le transfert immédiat de tout objet dégagé vers le Caire, pour éviter le risque de vols organisés dès qu'on interrompait les fouilles – entraînant ainsi une nouvelle forme de démantèlement des grands complexes.

Or, certains sites, comme celui de Tanis, sont déjà constitués d'éléments provenant de temples ramessides, probablement de Pi-Ramsès, la ville de Ramsès située aujourd'hui à Qantir, dans le Delta oriental. Ces temples contenaient à leur tour des monuments plus anciens. Notons en particulier les sphinx monumentaux et les statues colossales de rois du Moyen Empire, qui avaient été réinscrits auparavant par un des rois hyksos, ensuite par Ramsès II et Merenptah de la XIXe dynastie, et enfin par les rois tanites. Sur une vue de Tanis prise pendant les fouilles de Mariette en 1865[1], on reconnaît aisément ces monuments, encore en place, qui allaient bientôt être acheminés vers le Caire. Ainsi, une riche statuaire qui constituait le mobilier des temples était encore une fois arrachée au site, déjà dépouillé auparavant de ses plus beaux spécimens

[1] De Rougé, Album photo, 87, 88.

par les aventuriers et marchands d'antiquités[2].

D'autres monuments tanites ont connu des sorts différents. À titre d'exemple, une statue acéphale de Ramsès II, vue et dessinée par Rifaud à Tanis, a été vue une vingtaine d'années plus tard sur le quai du port d'Alexandrie par Lepsius; elle reposait encore sur son socle attenant décoré de captifs ligotés. Transférée sur le site de la colonne dite de Pompée, elle y était exposée sans socle, jusqu'en 1997, alors qu'il était conservé dans le jardin du Musée d'Alexandrie. Ma demande pour réunir les deux parties fut acceptée et voici aujourd'hui la statue et sa base recollées[3] (Fig. 1).

Comme ceux de Tanis les autres sites d'Égypte, en particulier les temples thébains, avaient à leur tour livré un nombre considérable de monuments bien avant les fouilles officielles. Des statues en grand nombre, particulièrement des têtes et des bustes, avaient déjà gagné les collections étrangères et, seulement plus tard, le musée du Caire. Aussi, entre les fouilles de Mariette sur les différents sites et la publication du Catalogue Général des antiquités égyptiennes du Musée du Caire, de nombreux monuments avaient rejoint la collection égyptienne, regroupée d'abord à Boulaq, ensuite à Giza et enfin à l'emplacement actuel sur le Midan Tahrir.

Pour l'histoire de la fondation et de l'évolution des sites ainsi que pour la restitution des étapes du transfert de monuments plus anciens, les raccords entre des fragments provenant du nouveau site et ceux que l'on retrouverait à l'emplacement originel des monuments seraient des plus heureux. Cependant, un inventaire exhaustif est loin d'être réalisé. Les sites regorgent encore de fragments statuaires très nombreux, parfois à l'échelle colossale qui attendent d'être repérés, étudiés et éventuellement remontés. Dans le cadre de mes recherches sur la statuaire royale de la XIXe dynastie pour une thèse d'état à la Sorbonne, sous la direction du Professeur Jean Leclant, j'ai été amenée à étudier les statues ramessides et les remplois nombreux de statues antérieures pratiquement sur tous

[2] Aujourd'hui, sur le site aménagé, il subsiste encore tant de statues dignes de figurer dans les manuels de l'art égyptien, tel le colosse gisant de Ramsès II. Un aperçu de mes recherches sur la statuaire de Tanis et les raccords de statues est en préparation et paraîtra dans les prochains cahiers de Tanis. Voir notre première contribution dans: *Tanis, Travaux récents sur le tel Sân el-Hagar, MFFT* 1987-1997, *Noêsis* 1998, p. 391-419, pl. I-XVI.

[3] Je remercie bien sincèrement Madame Dorreia Saleh, alors directrice du Musée d'Alexandrie, pour la prompte réalisation de cette opération. Sur la statue voir *PM* IV, p. 2-3; Rifaud, *Voyage* pl. 125; *LD* III, pl. 142 a, b, c; A. Rowe, *Bulletin de la Société Royale d'Alexandrie* n° 35, *N.S.* Vol. XI,2, Alexandrie 1942, p. 155-156 (D.3), pl. XXXIII, D.3 (incomplet); J. Yoyotte, *Kêmi* V, 1953, p. 66.


Fig. 1. Statue de Ramsès II, d'origine tanite, aujourd'hui réunie à sa base, près de «la colonne de Pompée» à Alexandrie.

les sites d'Égypte, dans toutes les grandes collections d'antiquités égyptiennes en Égypte et à l'étranger et surtout dans les magasins et les réserves, grâce à l'obligeance du Conseil Suprême des Antiquités d'Égypte ainsi que des directeurs des fouilles et des musées. Ayant également participé aux missions de fouilles des temples de Séthy I à Gourna et de Merenptah à Thèbes, où l'étude des quelques deux milliers de fragments statuaires remployés m'a été confiée, j'ai pu constituer un fichier important et regrouper un nombre considérable d'éléments dispersés dont j'aimerais vous donner quelques exemples[4].

Le temple funéraire de Merenptah à Thèbes est presque entièrement construit avec du matériel de réemploi provenant du site voisin de Kôm el-Hettân, où s'élevait le grand temple d'Aménophis III[5]. Celui de Merenptah comprenait des statues réinscrites et exposées comme telles dans le temple, comme les groupes statuaires colossaux, fragmentés plus tard par les chaufourniers et aujourd'hui en cours de remontage dans la deuxième cour. Ils comprennent une grande dyade réinscrite pour Merenptah, figurant le roi et un dieu assis; une triade représentant le roi assis entre la déesse Hathor et le dieu Osiris Heryshetyt, auquel je propose comme complément le buste de la déesse au British Museum (EA 948)[6] (Fig. 2); une statue colossale du couple royal dont nous sont parvenus cinq grands morceaux et d'innombrables petits fragments sculptés appartenant au décor du trône où des princesses tenant sistre et collier-*menat* reproduisaient en bas relief celles qui figurent en ronde bosse sur la statue monumentale d'Aménophis III et de la reine Tiy au Musée du Caire (JE 33906). Ayant identifié et regroupé assez de fragments pour compléter l'iconographie de cette sculpture, j'ai pu également proposer une reconstitution avec un buste royal du British Museum (EA 3)[7]. Outre ces statues, nous avons trouvé de nombreuses sculptures monumentales, fragmentées et remployées comme matériau de construction dans les fondations et les murs du temple. Les grands morceaux débités, les fragments et éclats constituent un corpus de près de deux milles fragments qui proviennent d'un ensemble extraordinaire de sphinx gigantesques, de statues de chacals et d'effigies divines[8].

Sur l'autre rive, à Karnak, nous citerons comme exemple les quelques quatre cents fragments de sculptures en granit rose, placés dans la cour en avant du IX[e] pylône de Karnak. Ils proviennent de deux statues colossales de Ramsès II qui s'élevaient autrefois devant le pylône, de part et d'autre du passage axial[9] (Fig. 3). En attendant le remontage de ces colosses, je vous présente deux groupes statuaires provenant de Karnak, qui

[4] Voir aussi mes raccords alexandrins publiés dans: *BIFAO* 97,1997, p. 239-252, fig. 1-8.

[5] Voir notre rapport dans *MDAIK* 56, 1999, sous presse.

[6] Plusieurs fragments de la perruque de cette déesse ont été trouvés sur le site. Nous avons proposé un montage dans un dessin préliminaire dans: *Amenophis III, L'Égypte à son apogée, Dossiers d'Archéologie* N° 180, Mars 1993, ill. p. 14.

[7] *Ib.*, ill. p. 15.

[8] La publication de cette statuaire est en préparation. Les parties colossales sont en cours de réassemblage et de remontage au «lapidarium», tel que Horst Jaritz, directeur de l'Institut suisse et directeur des fouilles, que je remercie tout particulièrement, a nommé la pièce aménagée au Sud-Ouest de l'enceinte du temple. Les petits fragments sont provisoirement entreposés dans les magasins qui jouxtent le temple à l'Ouest, dans la falaise.

[9] Ces fragments gigantesques forment une paire de colosses d'une quinzaine de mètres, semblables à ceux qui s'élèvent devant le pylône et la colonnade du temple de Louqsor, et qui avaient été débités à Haute époque pour servir de meules. J'ai pu assurer la documentation complète de ces fragments grâce à la prévenance et la compétence de François Larché, directeur du Centre Franco-Égyptien des temples de Karnak, grâce à qui les fragments, à présent sauvés de l'abandon et de l'humidité du sol, sont déposés sur des banquettes où j'ai pu les numéroter, mesurer, dessiner et photographier, en attendant une bourse ou une donation pour les remonter, au moins par groupes jointifs, si la reconstitution entière s'avérait impossible à réaliser. Mon rapport sur ces colosses fragmentaires paraîtra dans les *Cahiers de Karnak* XII.



Fig. 2. Proposition de reconstitution de la triade d'Aménophis III au temple de Merenptah à Thèbes.



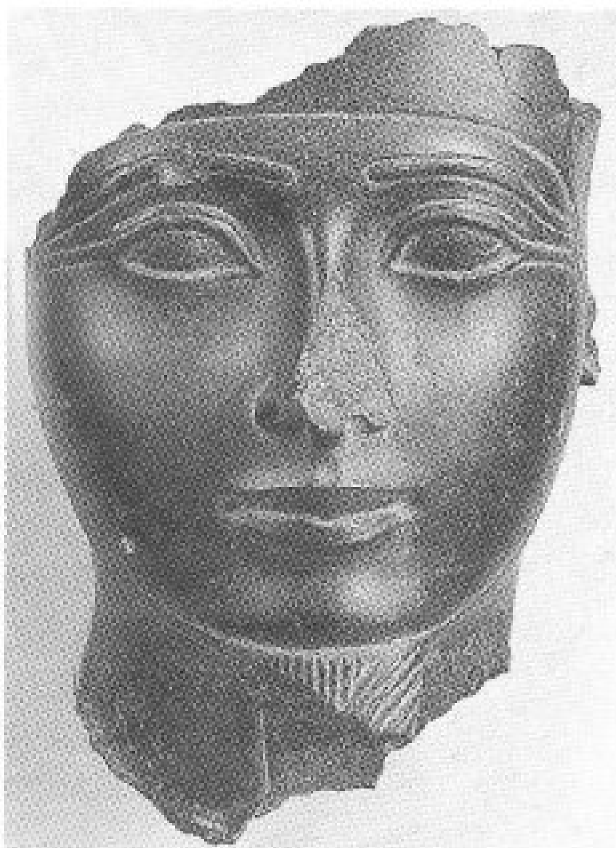
Fig. 3. Vue sur les centaines de fragments débités des deux colosses ramessides du IXe pylône de Karnak.

sont en cours de réassemblage au Musée du Caire.

Le premier groupe, en granit noir et de dimensions modestes, date du règne de Séthy I. Il représente Amon et Mout assis sur un trône contre lequel est adossée une figure du roi de moindre taille. Ce groupe était parvenu en deux morceaux au Musée du Caire vers la fin du siècle dernier. La base de la statue, où subsistaient les pieds du dieu et du roi devant lesquels on lisait le nom de couronnement de Séthy I (CG 927)[10] et la partie comprenant les torses divins, qui fut plus tard jointe à la base (CG 39210)[11]. D'après Daressy, le groupe avait été trouvé à Karnak, dans le «promenoir de Thoutmès», en d'autres termes, l'Akh-Menou. C'est là qu'en 1985, près d'un siècle plus tard, les fouilles du Centre Franco-Égyptien des Temples de Karnak mirent au jour des fragments de statue au nom de Séthy I, dont l'inscription dorsale complétait celle du groupe

[10] L. Borchardt, *Statuen und Statuetten der Könige und Privatleute*, Vol. III, Berlin 1930, p. 158-159, pl.

[11] G. Daressy, *Statues des Divinités*, Le Caire 1905-1906, p. 299-300; noter que le renvoi à pl. LVI est erroné et se réfère au groupe CG 39210. Le groupe acéphale mesure ainsi 75 cm de hauteur, 45 cm de largeur et 56 cm d'épaisseur.



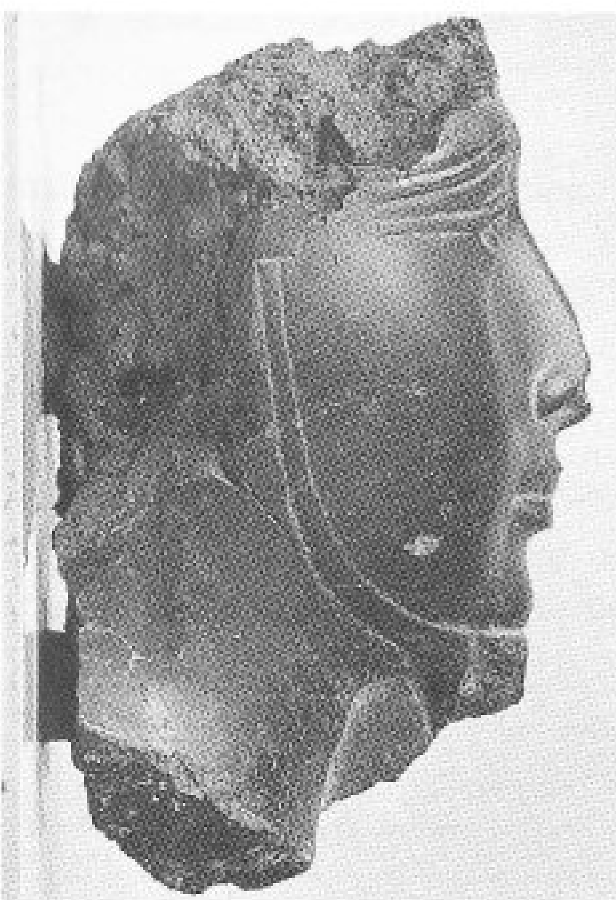


Fig. 4a et b. Tête divine au Musée du Louvre (courtoisie du Musée du Louvre; cliché M. et P. Chuzeville).

de même provenance au Musée du Caire[12].

Dans un article récent sur des raccords de statues ramessides j'avais proposé de joindre à ce groupe acéphale un masque divin de même matériau, conservé au Musée du Louvre, qu'une fiche autrefois rédigée par Jean-François de Cénival identifiait comme tête d'Amon ou de roi en Amon, de la XIXe dynastie (E 11100)[13] (Fig, 4). Moi-même ayant dernièrement attribué ce monument au règne de Séthy I et reconnu dans ce beau masque l'effigie du dieu Amon du groupe de Karnak, j'avais présenté pour soutenir ma proposition, un montage photographique où prenaient place à la

[12] Abd El Hamid Ma'arouf, *«Un groupe statuaire de Séthi I»*, *Karnak* VIII, 1987, p.174-177, fig. 16-18, pl. 4. La reconstitution proposée dans *Karnak* VIII, fig. 17 demande quelques petites corrections: Mout enlace Amon de la main droite. La main gauche tenant le symbole de vie se raccorde avec le bras d'Amon et non pas de Mout; la bordure inférieure de la robe de la déesse comporte un décor de frise et non pas les symboles de vie et de puissance; Mout ne porte pas d'anneau aux chevilles.

J'avais pu étudier les fragments alors entreposés au magasin «Caracol». Dimensions:torse royal, haut. 17 cm, larg. 11 cm, ép. 5,5 cm; main de Mout: haut.8,5 cm, larg. 4 cm, ép. 8 cm; fragment de bracelet: haut. 2,8 cm, larg. 4 cm, ép. 2,8 cm; cheville de Mout avec la bordure de la robe: haut. 6,5 cm; larg. 4 cm; ép. 3,5 cm; poignet orné de bracelet: long. 7 cm, larg. 3,2 cm; bracelet: larg. 2,2 cm.

[13] Acquis en 1906. Dimensions: hauteur 13,6 cm, largeur 10 cm.

fois les nouveaux fragments de Karnak et la tête divine du Louvre[14].

Depuis ce jour, ma demande pour réunir les membres dispersés ayant été acceptée, grâce au précieux support du Professeur Gaballa, les fragments de Karnak ont gagné le Caire[15] ainsi que le superbe moulage du masque d'Amon exécuté dans les ateliers de restauration du Louvre[16]. Ainsi, un raccord vérifié l'année dernière à Karnak, alors fondé sur les dimensions, les photos et les croquis des différentes parties, s'est vu confirmé aujourd'hui par des joints véritables. La partie supérieure de la dalle dorsale, avec un fragment de la couronne d'Amon, prend parfaitement place sur la cassure supérieure du groupe du Caire. Les petits morceaux s'emboîtent dans les espaces correspondants du groupe. Le masque du Louvre se rattache à une partie du cou de la statue d'Amon au Caire et, malgré les parties manquantes de la cassure supérieure et le dos du masque, celui-ci complète harmonieusement le vide initial (Fig. 5, 6).

Provisoirement reconstitué, en attendant un remontage précis, voici ce groupe qui représente Amon-Rê et Mout assis côte à côte et tenant dans leur main gauche le symbole de vie. La main droite de Mout est ramenée derrière le dos du dieu. Il est coiffé du mortier à deux hautes plumes et doté d'une barbe divine tressée retenue par des lanières. Il porte le pagne divin auquel est attachée la queue du taureau. Autour du cou est sculpté un large collier, au bras gauche un double bracelet strié et un bracelet simple à chaque cheville. Mout, coiffée de la couronne double surmontant la perruque tripartite, porte une robe moulante à bretelles (perdues) dont les bordures sont ornées d'un décor de frise. Au bras droit et au poignet gauche, elle porte des bracelets striés. Adossé contre le trône, Séthy I debout, dans l'attitude dite de la prière, pose les mains à plat sur le pagne à tablier triangulaire, muni d'un devanteau ouvragé. Un bracelet strié orne chaque poignet.

Le trône est encadré d'un décor de frise et, à l'angle postéro-inférieur de ses faces latérales, est gravé un décor de *sema-taouy*. Sur la face droite, le papyrus est placé en avant et le lys en arrière. Contrairement à l'usage, la position des plantes sur la

[14] H. Sourouzian, *MDAIK* 54, 1998, p. 279-281, pl. 40,41.

[15] J'aimerais remercier bien chaleureusement de leur aide amicale et leur appui, à Karnak, François Larché, Mahmud Bakhit et Hamdy A. Abd el-Glil; au Caire, Mohamed Saleh, Adel Mahmoud et Ibrahim Abd el-Gawad. Qu'il me soit permis de remercier pour sa bienveillance, le directeur actuel du Musée du Caire, le Dr. Mohamed Shimi.

[16] Grâce à l'extrême obligeance de Christiane Ziegler et Christophe Barbotin ainsi que la compétence sans faille de Marie-Christine de Rozières, que je remercie bien amicalement.

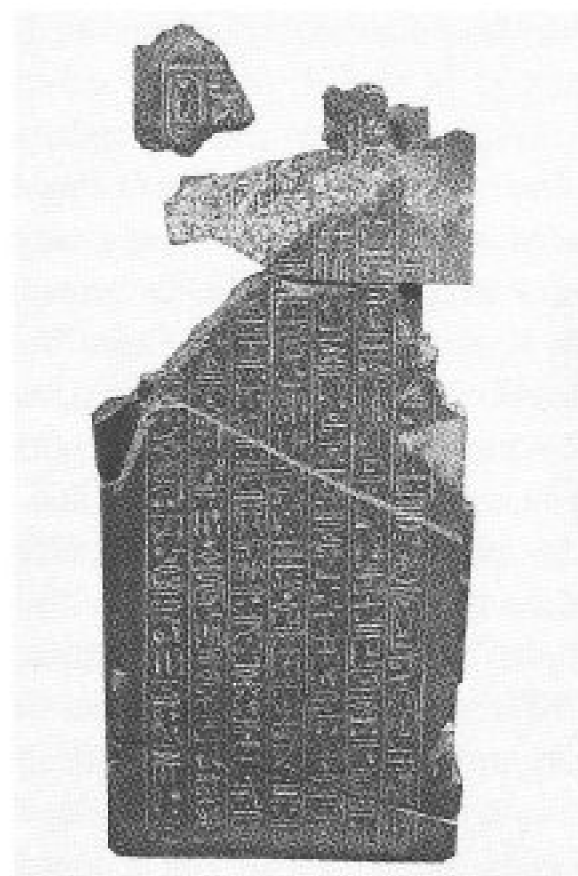



Fig. 5 a et b. Groupe de Séthy I réassemblé au Musée du Caire, face et dos. Reconstitution provisoire (cliché Jean-François Gout, IFAO).




Fig. 6a et b. Groupe de Séthy I, faces droite et gauche. Reconstitution provisoire (Cliché Jean-François Gout, IFAO).

face gauche est intervertie et l'on voit le lys en avant et le papyrus en arrière. Habituellement c'est la même plante héraldique qui, selon le cas, occupe toujours sur les deux côtés la même position par rapport au sens de la statue. L'inversion exceptionnelle des plantes d'une face à l'autre signifie peut-être que nous avons affaire à la transposition lithique d'une statue de procession, qui, selon la direction dans laquelle elle est portée, en indique le sens sur un des côtés du trône, peut-être en relation avec la position du sanctuaire d'Amon[17].

Ce petit groupe offre un excellent exemple de l'art de la sculpture sous Séthy I. Le visage divin, de forme parfaitement ovale montre des traits juvéniles et une expression sérieuse, caractéristique des portraits de ce souverain. Le modelé des torses fragmentés témoigne d'un souci de précision et de sobriété.

Sur la plaque aujourd'hui reconstituée par les fragments de Karnak, l'inscription gravée en sept colonnes énumère les actes de piété faits par le souverain à Thèbes, dans «*l'horizon de l'éternité*», en y multipliant les plus riches offrandes aux sanctuaires des dieux et en particulier au temple de son père Amon-Rê. Le texte se termine sur «*l'acte de faire pour lui des grands monuments en belle pierre noire de granit, car il lui a donné la durée de Rê et les années d'Atoum sur le trône de son père le seigneur des dieux, comme Rê, à jamais*»[18].

Ce texte rappelle un décret de l'an IX de Séthy I consigné sur une stèle des carrières d'Assouan où l'on apprend que le roi a ordonné de lui faire des grandes statues de pierre noire. «*Alors sa Majesté trouva une carrière pour grandes statues en granit noir, dont les couronnes seraient en grès de la montagne rouge. Jamais leur pareil n'avait été vu depuis le temps de Rê*»[19]. Ces effigies bichromes de Séthy I ne nous sont pas connues[20], cependant des statues de son fils Ramsès II, illustrent cette nouvelle mode de couronne: le buste royal du Ramesseum, aujourd'hui au British Museum[21], comprend dans

[17] On observe cette inversion sur deux trônes de statues de cette dynastie: celui d'Atoum protégeant Séthy I (au Caire, CG 1293) et celui d'une statue de Séthy II (au British Museum, EA 26). Autrement, toutes les statues du Nouvel Empire respectent le sens des plantes. L'exception à cette règle sous ce règne orthodoxe ne peut donc en aucun cas être considérée comme fortuite.

[18] *KRI* I, 212-213; (avant la découverte des nouveaux fragments); A. El-H. Ma'arouf, *Karnak* VIII, 1987, p. 171, fig. 1.

[19] *KRF* I, 73, n° 36; traduction: *RITA* I, p. 62 commentaire: *RITANC* I, p. 64.

[20] Cf. P. Brand, *JEA* XXXIV, 1997, p. 101, 110-113, qui suggère, en se fondant justement sur le texte de la stèle de Séthy I, que les colosses de Louqsor, tout comme les deux obélisques pourraient avoir été ordonnés par ce souverain.

[21] *EA* 19; *PM* II, p. 436.





Fig. 7a et b. Statue en granit noir de Ramsès II réassemblée au Musée du Caire (tête CG 824 et torse sans numéro).

sa partie supérieure une veine rouge; au temple de Louqsor le colosse en granit gris du roi, assis à l'entrée de la grande colonnade à l'Ouest du passage axial, est doté d'une couronne amovible en granit rose.

Une autre statue, de moindres dimensions fut taillée dans une pierre noire avec une veine rouge réservée à la couronne royale attenante[22]. La tête, de provenance inconnue, était exposée dans la salle 14 du rez-de-chaussée du Musée du Caire et publiée par Borchardt (CG 824)[23]. Le raccord que j'ai proposé au musée avec un torse que j'avais découvert dans une réserve du sous-sol, a été réalisé grâce à Adel Mahmoud, conservateur en chef des antiquités du Nouvel Empire. La statue à laquelle il ne manque plus que la partie antérieure mesure 117 cm de hauteur, 36,5 cm de largeur et 47 cm d'épaisseur. Exposée au printemps dernier comme pièce vedette du mois dans la salle d'entrée, cette effigie datant du début du règne de Ramsès II est actuellement placée près de la statue de la mère royale Touy, dans la salle R9 (Fig. 7).

Quant au type de statue que produit le groupe de Séthy I, la représentation d'un roi debout entre deux divinités assises et de plus grande taille est très rare en statuaire. Les deux autres monuments de Séthy I en granit noir et de même provenance montrent Amon et Mout assis côte à côte, sans la présence du roi (CG 39211 et 39212). Lorsque le roi apparaît dans cette position et dans l'attitude debout, il est habituellement adossé au trône d'une seule divinité[24] ou, le cas échéant, il est agenouillé au pied d'une des divinités assises d'une dyade[25]. Les triades proprement dites mettent normalement côte à côte les trois personnages de taille égale, comme le groupe colossal d'Aménophis III au temple de Merenptah, déjà mentionné, les triades de Séthy I à Kanaïs[26], ou les célèbres triades de Ramsès II.

Le seul parallèle au groupe de Séthy I attesté à ce jour est un groupe acéphale en calcaire du règne du roi Horemheb provenant également de Karnak. Cette sculpture trouvée en 1903 par G. Legrain près de l'obélisque sud de la reine Hatshepsout, dans la *ouadjyt* sud, est conservée aujourd'hui au Musée du Caire, sous le n° du JE 36705. Ce groupe, sur lequel nous reviendrons, avait été confondu avec une sculpture colossale du même règne que nous allons voir ci-après, et de surcroît attribué à tort à Ramsès II[27].

C'est en cherchant des parallèles à ces groupes statuaires thébains, que je me suis lancée sur la piste d'un deuxième groupe d'Horemheb provenant de Karnak, trouvé également par Legrain mais cette fois au Nord de l'obélisque d'Hatshepsout, et dit représenter le roi debout entre Amon et Mout assis[28]. Ce groupe, porté disparu d'abord par R. Hari[29], est à tel point confondu dans la littérature avec d'autres statues découvertes dans la même partie du temple[30] que – même après une enquête de fin limier menée dans les archives par M. Dewachter et exposée voici presque vingt ans devant la Société Française d'Égyptologie[31] – non seulement certaines confusions étaient maintenues[32] mais encore le monument demeurait «perdu»[33].

Il s'agit du groupe auquel appartient la célèbre tête féminine dite de

[22] Sourouzian, op. cit., *MDAIK* 54, 1998, p. 290-292, fig. 5, pl.46-47.

[23] Borchardt *Statuen* III, p. 113-114, pl. 152.

[24] Exemples: les groupes d'Horemheb au Musée de Louqsor (M. El-Saghir, *SDAIK* 26, 1991, p.62-68, fig. 133-148; de Séthy I protégé par Atoum, au Caire (CG 1293).

[25] Groupe calcaire de Ramsès II au Nord du petit temple de Medinet Habou; *PM* II, p. 474; K. Myśliwiec, *SAK* 10, 1983, p. 299-300, pl. X.

[26] *PM* VII, p. 324.

[27] *PM* II, p. 142, f.

[28] G. Legrain, *Le Musée Égyptien* II, p. 7-9, pl. III.

[29] R. Hari, *Horemheb et la reine Moutnedjemet*, Genève 1964, p. 203-205, 253-255.

[30] *PM* II, p. 84.

[31] M. Dewachter,« *À propos de deux groupes monumentaux de Karnak*», *BSFE* N°s 87-88, Mars-Mai 1980, p. 18-30.

[32] Cf. *Ib.* Note sous l'astérisque.

[33] *Ib.*, p. 19.

Taïa depuis que Mariette l'avait découverte à Karnak au Nord de l'obélisque nord d'Hatshepsout, et l'ayant identifiée avec la reine Tiyi, l'avait fait transférer au Musée de Boulaq. En fait, cette sculpture dont seul le buste avait été exposé jusqu'en décembre dernier dans la salle R12 du Musée du Caire n'avait pas été revue depuis 1915 et gisait dans les réserves du sous-sol du musée; ses fragments, dispersés parmi des lots divers dans quatre endroits différents du sous-sol, attendaient d'être identifiés.

Pendant que je poursuivais mes recherches sur la statuaire, j'avais repéré dans les réserves du Caire et celles de Karnak, plusieurs fragments disséminés dans des tas lapidaires, qui semblaient participer de la même statue ou d'un monument semblable. C'est durant cette longue recherche, dans les registres et à travers les vastes réserves, salle par salle, que j'avais inventorié tous les fragments susceptibles de faire partie de ce monument ou de groupes contemporains similaires, dont une tête en calcaire de la déesse Mout (Fig. 8) que j'avais étudiée dans la galerie S 32. Cette tête de Mout signalée aux collègues du Chicago Oriental Institute, a été identifiée comme celle de Mout et plus tard recollée au groupe d'Amon et Mout à l'entrée de la grande colonnade du temple de Louqsor[34]. Ce groupe du même règne et de dimensions moins grandes, met en œuvre les mêmes divinités que celui qui nous occupe mais en position inverse.

Dans la salle S 46, gisaient les morceaux du groupe monumental d'Horemheb provenant de Karnak. Un numéro croisé du registre temporaire était tracé au gros pinceau à l'encre noire sur les grands morceaux[35]. Une fois assurée qu'il s'agissait bien du groupe de Karnak auquel appartient la belle tête de Mout, il restait à faire une demande qui permette de l'étudier à loisir, de tracer l'historique de la découverte, de compléter l'ensemble avec les fragments vus à Karnak et de proposer un projet de remontage[36].

[34] *NARCLE*, 1997.

[35] *RT* 7.1.15.1, ce qui nous apprend qu'à la date 7 Janvier 1915, il s'agit là du premier lot d'objets enregistrés. La référence au registre temporaire, sous ce numéro, correspondait à une assez triste notice. Il y était marqué, qu'il s'agissait là de fragments entreposés depuis longtemps dans le corridor occidental donnant sur l'atrium. D'après Daressy on aurait confondu trois monuments (le groupe de Louqsor, le groupe monumental de Medinet Habou et le groupe de Karnak), qu'au dire de Barsanti, les fragments auraient été trouvés au même endroit que la célèbre tête de Tiyi. Une note renvoie aux deux articles de Legrain cités ci-dessus.

[36] Le relevé, l'étude et la reconstitution de ce groupe ont été possibles grâce à une bourse USAID (United States Agency for International Development) de l'Egyptian Antiquities Project de l'American Research Center in Egypt que je remercie vivement. Sans ce précieux support et sans la coopération amicale du Conseil Suprême des Antiquités, il aurait été impossible d'entreprendre ce projet que tant d'illustres prédécesseurs avaient longtemps souhaité voir se réaliser. Qu'il me soit permis de leur rendre un hommage respectueux.

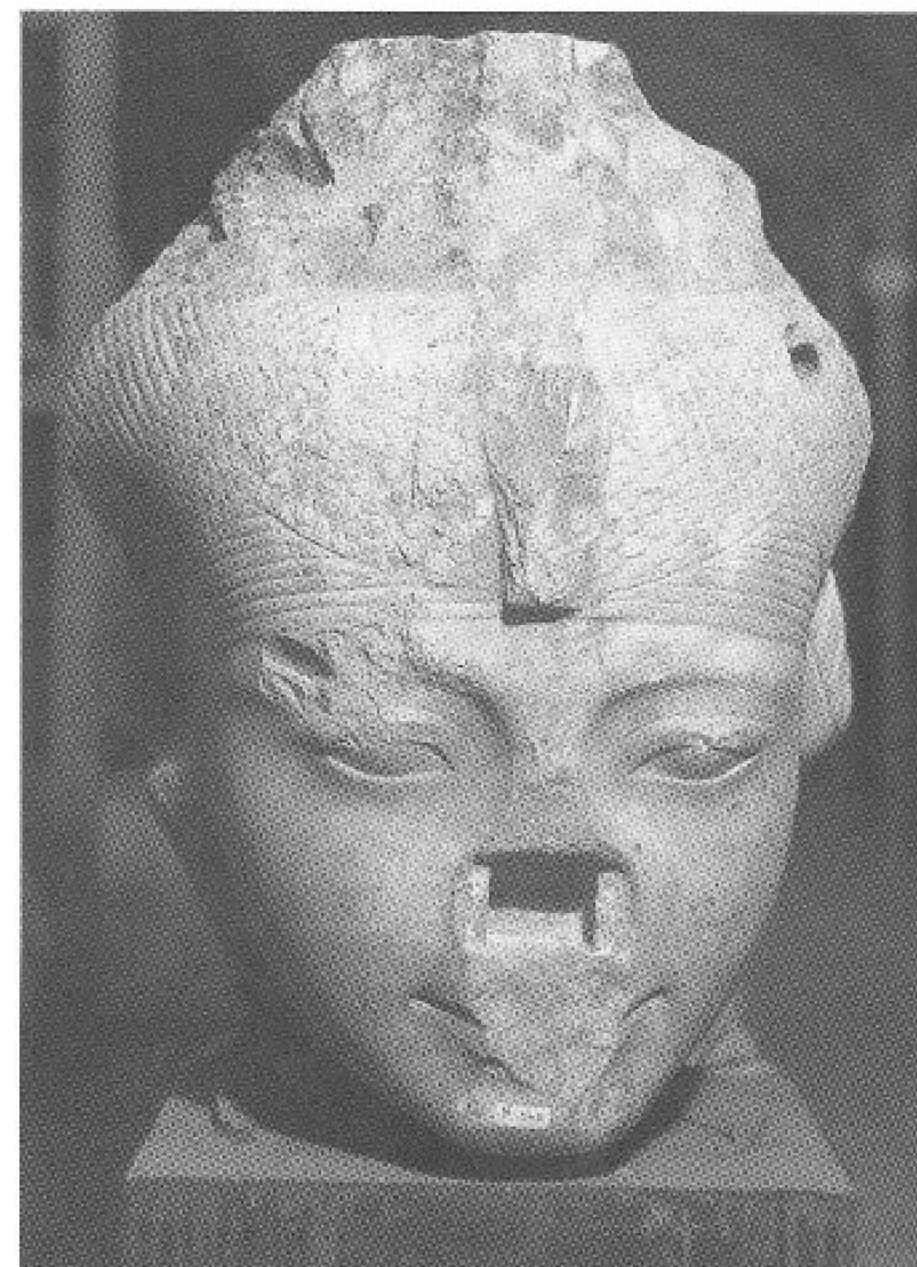


Fig. 8. Tête de Mout du groupe de Louqsor, encore au Caire, avant remontage (Caire, sous-sol, N. 245).

Un aperçu rapide sur la longue histoire de tous ces fragments épars nous apprend donc que la tête féminine avait été découverte par Mariette en 1870, dans la salle F du temple de Karnak, qui correspond à la *ouadjyt* nord. Identifiée avec la reine Taïa, telle qu'on appelait alors la reine Tiyi, épouse d'Aménophis III, ce beau monument fut envoyé au Caire pour être exposé au Musée de Boulaq (Fig. 9). En 1883 Maspero retrouvait au même endroit à Karnak d'autres fragments

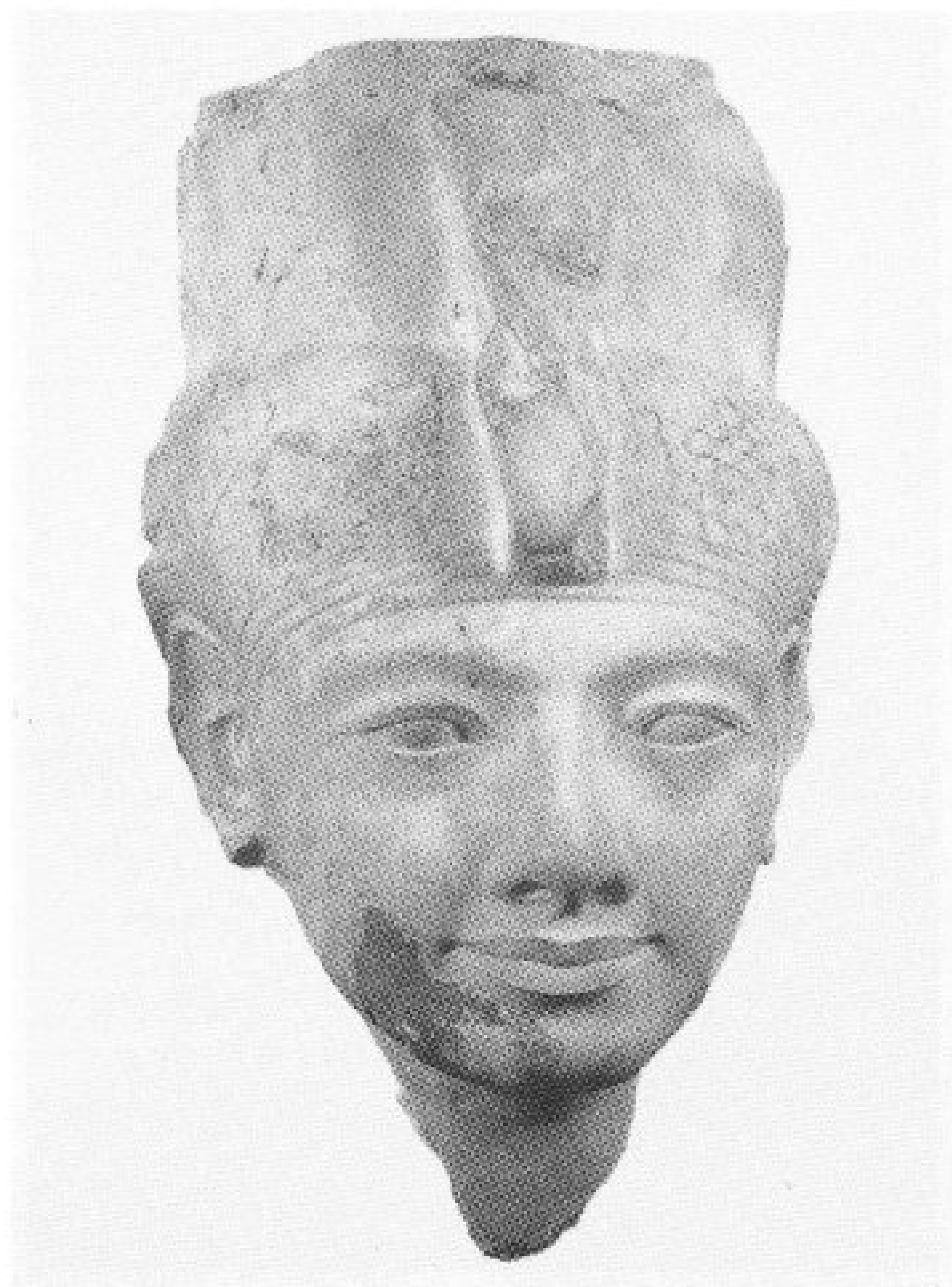


Fig. 9. La tête de Mout du groupe de Karnak après démontage et nettoyage (Cliché Gout).

de la statue féminine qu'il envoyait au Caire[37]. Peu après, Legrain, chargé depuis 1895 des travaux de Karnak, entreprenait des fouilles dans cette partie du temple sur la recommandation d'Émile Brugsch qui avait été l'assistant de Mariette au Musée de Boulaq, et ensuite de Maspero, en quête de nouveaux morceaux de cette sculpture. Après une fouille

[37] G. Maspero, *Guide du visiteur au Musée de Boulaq*, 1883, n° 617, p. 425-426. Dans les réimpressions du guide après 1910, il ajoutera qu'il avait trouvé des fragments en 1883 et 1902, fragments envoyés au Musée du Caire dans l'espoir de reconstituer la statue.

méthodique Legrain dit avoir trouvé plusieurs morceaux dont une tête et un torse d'Amon, des fragments provenant du trône et de la base inscrits au nom d'Horemheb; Legrain concluait qu'il s'agissait là d'un groupe colossal représentant Amon et Mout assis sur un trône[38]. Dans un article contemporain ayant paru trois ans plus tard, il publie les inscriptions de la base, ainsi que celle des montants du trône, avec le nom d'Amon-Rê d'une part, de [Mout] la maîtresse d'Asherou de l'autre, et il ajoute à ses observations que si ses inductions sont justes, le souverain devait être figuré tout petit, debout, entre les deux divinités[39].

Maspero parti en France en 1914 pour des raisons de santé n'est plus revenu. Après la démission de Brugsch, et le décès de Maspero, on avait renoncé au projet de reconstruction. Le 7 Janvier 1915, un numéro temporaire a été donné au lot, qui, selon le registre du Musée se trouvait depuis longtemps entreposé dans le corridor occidental surplombant l'atrium. Le tout fut alors envoyé au sous-sol, pour y rester jusqu'en septembre 1998, lorsque nous avons procédé à leur tranfert. Seuls la double couronne et le morceau comprenant la partie gauche de la poitrine ont été ultérieurement attachés à la tête, et ce sont là les seules parties jamais exposées de ce groupe (Fig. 10).



Fig. 10. Le buste de Mout du groupe de Karnak, avant le remontage du groupe (Cliché Alain Lecler, IFAO).

Le premier tas que j'avais vu et inventorié dans la salle S46 du sous-sol[40] comptait neuf grandes pièces

[38] G. Legrain, *ASAE* 4, 1904, p. 30.

[39] Dans Maspero, *Le Musée Égyptien* II, 1907, p. 7-9, pl. III. En fait, notre étude montrera qu'il n'y avait pas de figure royale entre les statues divines.

[40] Depuis ce temps, de grands remaniements avaient eu lieu dans ces réserves et la position donnée par le registre (S 31) ne correspondait plus à l'emplacement le plus récent.



Fig. 11. La tête d'Amon du groupe de Karnak.

et quelques fragments jointifs plus petits, marqués du numéro 7.1.15.1. Ce lot comprenait la tête d'Amon, naguère déclarée perdue[41] (Fig. 11), le torse, trois parties du pagne dont une avec la main gauche et l'autre attenant à la partie supérieure du montant gauche du trône; deux autres morceaux de ce montant; douze fragments du torse et des jambes de Mout, qui porte une robe décorée de plumes, et cinq blocs provenant de la base inscrite aux noms d'Horemheb, dont la partie axiale et le bloc arrière attenant à l'angle inférieur de la face droite du trône.

[41] Dewachter, *op. cit.*, p. 19 et fig. 3.

Une trentaine de morceaux divers en calcaire se trouvaient à proximité des premiers, sans numéro et n'appartenant pas tous au même groupe. Ils ont été triés et ajoutés au premier lot en attendant le transfert. Pendant ce temps, dans la salle S 32 du sous-sol réservée récemment aux sculptures enregistrées sous les numéros N du Registre Spécial du sous-sol, j'ai identifié dans trois lots distincts la main droite d'Amon posée sur le pagne dont la couleur jaune a fait douter tout le monde avant qu'un essai de remontage ne montre qu'il s'emboîtait parfaitement entre les deux autres parties du pagne, deux fragments déjà recollés de la robe de Mout, le sein droit de la déesse, une partie de son pied gauche avec la bordure de la robe de plumes, cassée en deux morceaux – autrefois recollés – et un gros orteil de pied droit[42].

Après avoir transféré ces fragments à la chambre R14 du rez-de-chaussée que la direction du Musée avait provisoirement réservée aux travaux de restauration, nous avons commencé la documentation et le nettoyage des fragments.

Simultanément, j'ai continué mes recherches dans les réserves du musée et dans celles de Karnak, en quête de nouveaux morceaux susceptibles de faire partie du groupe monumental. C'est ainsi que dans la pièce S 37, j'ai découvert dans deux lots différents des morceaux de trône à décor de frise, le fragment inscrit du montant droit du trône au nom de la maîtresse d'Asherou et plus d'une centaine de petits morceaux et éclats de même texture que les autres ayant, soit une face dressée et faisant partie de la sculpture, soit une face piquetée et donc provenant de la face postérieure qui était anépigraphe. D'après les indices bien clairs, ces éclats dont plusieurs présentent un côté arrondi ou évidé, sont les restes d'une opération de débitage pendant laquelle les carriers du Moyen Âge avaient taillé un bassin dans le dos du trône du groupe colossal.

En continuant mes recherches dans le grand magasin Cheikh Labib de Karnak, j'ai pu trouver et faire transférer au Caire plusieurs morceaux qui ont complété successivement la perruque, le buste et le ventre des parties du torse de Mout, ainsi que

[42] Dans ce tas se trouvaient également un torse royal et une jambe gauche de dimensions plus petites. Ces deux morceaux portaient le même numéro spécial qu'un des fragments du groupe et nous avons d'abord pensé qu'il s'agissait des vestiges de la statue du roi suggérée par Legrain. Cependant, le nettoyage et l'étude des blocs, nous ont permis d'identifier la face du trône où l'on n'observe aucun arrachement entre les deux statues divines, tout comme le plat de la pierre axiale de la base qui est tout à fait lisse. Ainsi, l'hypothèse d'une figure royale doit être écartée.



Fig. 12. Partie du torse de d'Amon pendant les essais d'assemblage (Cliché Gout).



Fig. 13. Remontage du torse de Mout.

des fragments de la main gauche de la déesse autrefois posée derrière l'épaule du dieu. Une jambe colossale est directement jointive au côté gauche du trône et du pagne d'Amon au Caire, et par bonheur il joint un morceau presque informe du sous-sol du Musée, dans lequel j'avais reconnu une partie fracassée de la jambe droite du dieu. En outre, un morceau décoré des plantes du Sud et faisant partie d'un décor de *sema-taouy* est venu directement joindre le morceau de la face droite du trône au Caire (Fig. 12).

Pendant l'identification, la documentation et le nettoyage de ces 236 fragments réunis[43], nous avons essayé des groupements et des joints par des moyens habituels. Mais une fois le nettoyage terminé et après une longue étude préparatoire nous avons procédé au remontage (Fig. 13).

Ainsi, nous obtiendrons un groupe statuaire colossal de cinq mètres environ, représentant Amon et Mout, avec leurs attributs et leur costume habituels, assis côte à côte. Le dieu pose les mains sur les genoux, tenant dans la main gauche le symbole de vie. La déesse l'enlace avec sa main gauche qui, sortant de la plaque dorsale, reparaît derrière l'épaule gauche du dieu (Fig. 14).

[43] Nous y ajouterons une dizaine de petits morceaux récemment dégagés à Karnak derrière le revêtement de la face est du IVe pylône.



Fig. 14. Montage de l'armature et de la base du groupe

Ce sont des dessins, des mesures précises et des photographies de tous les détails qui m'ont permis de réussir ces joints invraisemblables. Cependant, trois morceaux de perruque qui se raccordent entre eux se sont avérés légèrement plus grands lorsque nous avons fait l'essai de raccord au Caire. En revanche, un fragment décoré de plumes qui n'a trouvé aucune pièce de raccord ni sur la perruque ni sur la robe de Mout, a trouvé asile sur le deuxième groupe du même règne, trouvé simultanément par Legrain[44]. Ce raccord spectaculaire où le morceau de Karnak, bien nettoyé s'encastre dans une sculpture noircie depuis un siècle d'exposition à la pollution et aux visiteurs, montrera la nécessité de bien conserver la statuaire lithique, souvent négligée en faveur de matériaux plus fragiles (Fig. 15).

Le groupe statuaire colossal d'Horemheb a été certes regrettablement fragmenté. Cependant, du fait que les carriers semblent n'avoir convoité que des blocs débités dans la plaque dorsale et la base de la statue, ou un bassin creusé dans la grande masse du trône, les parties pour eux inutiles proviennent heureusement pour nous de la façade de la sculpture. Pour remonter ces vestiges sans risquer de les endommager par cumul de pression ou l'ajout d'autres matériaux – plâtre, briques ou pierres – qui ne sont plus utilisés aujourd'hui par les grands musées de sculpture –, on a adopté la méthode moderne: ne présenter que les parties existantes de la sculpture qui seront soutenues par un cadre métallique. Les travaux sont en cours dans la galerie R8, et se termineront bientôt pour vous présenter, à la sortie de la salle consacrée à l'art amarnien, un groupe colossal représentant Amon et Rê de l'époque

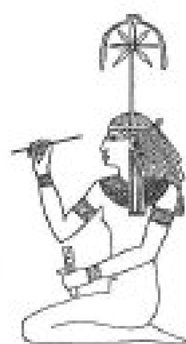
[44] Deux photographies de ce groupe qui avait été confondu avec le premier avant l'intervention de Jean Yoyotte, sont publiées par Dewachter, *op. cit.*, fig. 5 et 6.



Fig. 15. Fragment provenant de Karnak joint au costume du groupe de Horemheb au Musée du Caire.

de la restauration de leur culte sous Horemheb. Nous sommes fièrement émus de leur restituer cette effigie et heureux de rendre hommage à nos prédécesseurs par ce projet qu'ils avaient longtemps souhaité voir réaliser[45].

[45] J'aimerais exprimer ma reconnaissance à l'ARCE/EAP et au USAID, et adresser mes plus chaleureux remerciements à mes co-équipiers, les conservateurs Theodore Gayer-Anderson, Lynne Humphries, Hany A. El-Tayeb et Hubert Lafore. C'est grâce à leur talent et efforts extraordinaires que le groupe d'Amon et Mout sortira au jour. Je vous invite tous à venir l'admirer au Musée du Caire.



Nouvelles découvertes sur les relations avec l'Égypte à Tel Sakka et à Keswé, dans la région de Damas*

Ahmad Ferzat TARAQJI

Mon exposé d'aujourd'hui vise à signaler des trouvailles archéologiques récemment faites en Syrie et qui enrichissent de façon remarquable le dossier de l'étroite relation et de la continuité culturelle entre la Syrie et l'Égypte, déjà bien attestées tout au long des étapes historiques par lesquelles les deux pays ont passé.

Les premiers documents que j'évoquerai sont issus des fouilles archéologiques effectuées par une mission nationale syrienne à Tel Sakka.

Tel Sakka est situé dans la partie orientale de la Ghouta, l'oasis de Damas, entre les villages de Delbeh au nord et de Sakka au sud, à 25 km environ au sud-est de Damas. Sakka (Fig. 1), dont il tient son nom, est un tout petit village, à quelque 5 km de l'Aéroport International de Damas. Il serait totalement ignoré s'il n'était mentionné par quelques auteurs du Moyen Âge. Ainsi le géographe et voyageur Yacout Hamwi écrit, au début du XIII[e] siècle:

«À l'origine, Sakka est le féminin de assak, *qui veut dire le sourd; une femme* sakka *ou une brebis* sakka *veut dire: qui n'a pas d'oreilles».*

Sakka est également cité par le voyageur maghrébin Al-Idrissi, au XII[e] siècle. Sans doute appartint-il au domaine des Ghassanides, car le poète arabe Hassan Ben Thabet le mentionne, dans la première moitié du VII[e] siècle, lors de son éloge de l'Émir ghassanide Jabla Ben Al Ayham, parmi d'autres villages, tels Daraya, Blasse, Yarmouk … La

* Je voudrais d'abord adresser mes profonds remerciements à Madame Dominique Valbelle, professeur à l'Université Charles de Gaulle (Lille III), présidente de la Société Française d'Égyptologie, pour l'invitation généreuse qu'elle m'a faite à me présenter parmi vous, et aux amis qui m'ont beaucoup aidé en cette circonstance, Pierre Bordreuil ainsi qu'Élisabeth et Jacques Lagarce, directeurs de recherche au C.N.R.S.

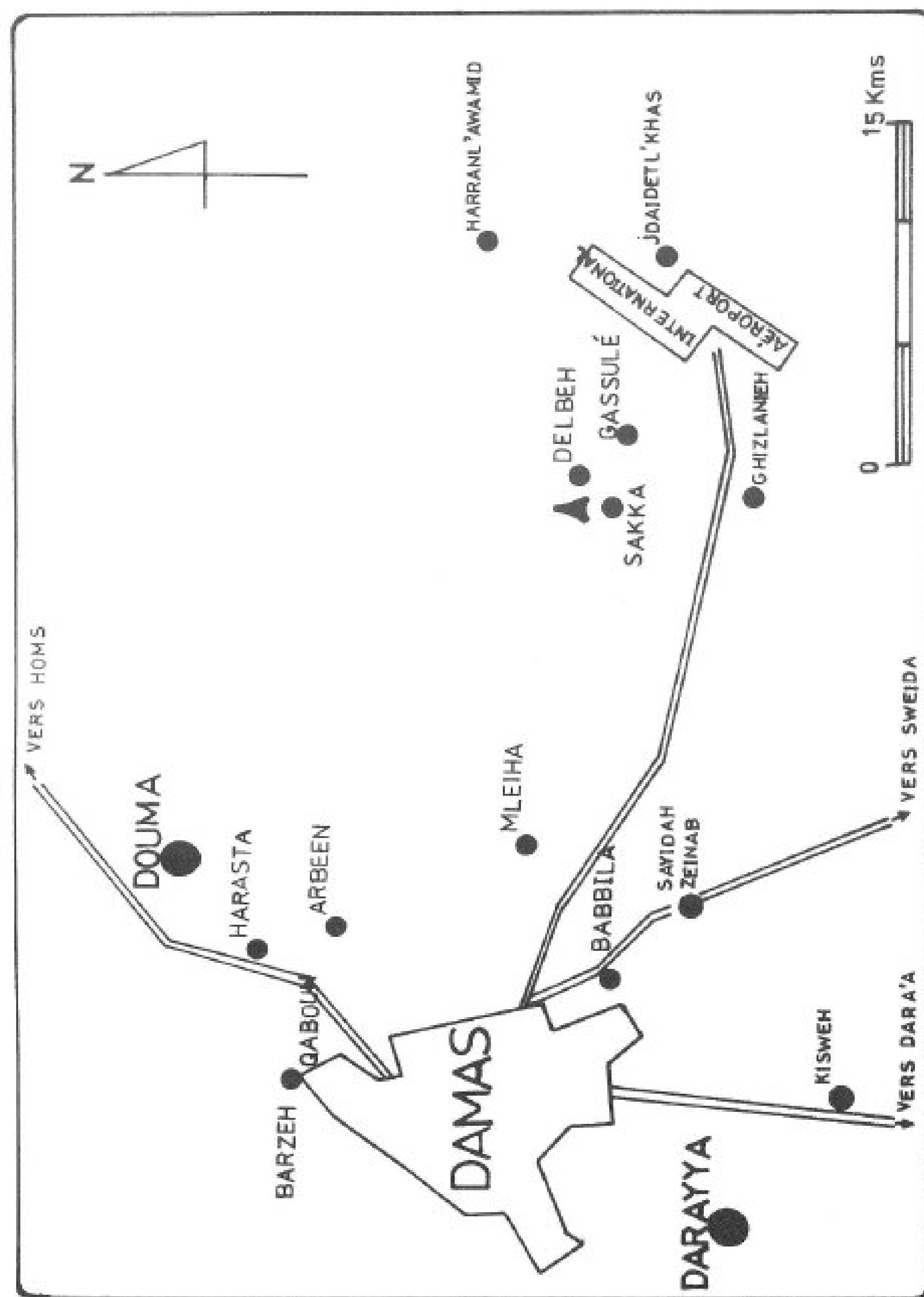


Fig. 1. Carte schématique des environs de Damas, montrant Sakka et Keswé.

majorité sont situés autour de la ville de Damas.

L'historien syrien Habib Zayat, dans un article publié dans la revue *Achark* (*L'Orient*) en 1949, signale qu'il y avait à Sakka, en 569 ap. J.-C., un couvent de Jacobites, placé sous le vocable de Saint Paul et dirigé par le Père Youhanna (Jean). Zayat se fonde sur un manuscrit syriaque conservé au British Museum sous le numéro a.d.d 14602. Ce couvent, négligé, tomba en ruines lorsque la Ghouta passa du christianisme à l'islam. On peut en voir encore des vestiges dans les rues et les ruelles du village actuel de Sakka.

Quant à l'origine de ce nom de Sakka, c'est sans doute un terme araméen, à l'instar des noms de beaucoup de villages actuels, conservés depuis l'antiquité et qui se terminent par la lettre «a», comme Douma, Harasta, Daraya, Qarahta, etc. La lettre «a» à la fin des mots araméens équivaut à l'article défini arabe (*al* = le, la, les en français).

La langue arabe et la langue araméenne étant de souche commune, les dictionnaires arabes connaissent beaucoup de sens pour le terme *sakka*: parfois il signifie un clou, parfois et au pluriel, *soukouk*, il veut dire un puits profond et à partie supérieure étroite; le terme peut désigner aussi un alignement rectiligne et étroit, par exemple de bâtiments ou d'arbres, ou encore un chemin étroit et tout droit; également le soc de la charrue (*sekka*), avec laquelle on laboure le sol; il peut signifier «frapper la monnaie», et peut prendre la forme *saqq*, qui veut dire la terre irriguée.

Prenant en considération la situation géographique de Tel Sakka, aux bords de la Ghouta orientale et du désert syrien, arrosé par des effluents des deux fleuves Barada et 'Awaj, nous retiendrons particulièrement les significations du terme liées à l'agriculture et à l'irrigation.

Malheureusement, le tell a été profondément entamé et déformé par maintes agressions: la direction des transports avait ouvert un chemin qui a détruit sa moitié sud; un réservoir assurant l'eau pour les deux villages, Sakka et Delbeh, a été construit à son sommet; enfin sa terre a été emportée par camions entiers pour différents usages, et son sommet sert actuellement de cimetière pour les habitants de Sakka.

À l'origine, la colline s'étendait sur six hectares et demi; elle est aujourd'hui réduite à deux hectares et demi environ (Fig. 2). Elle domine la plaine environnante de quatorze mètres. Le flanc oriental seul est resté intact et a gardé son état naturel.

Malgré les dommages subis, ce tell garde toute son importance. Il a été enregistré parmi les sites archéologiques en 1973, et la Direction générale des Antiquités et des Musées

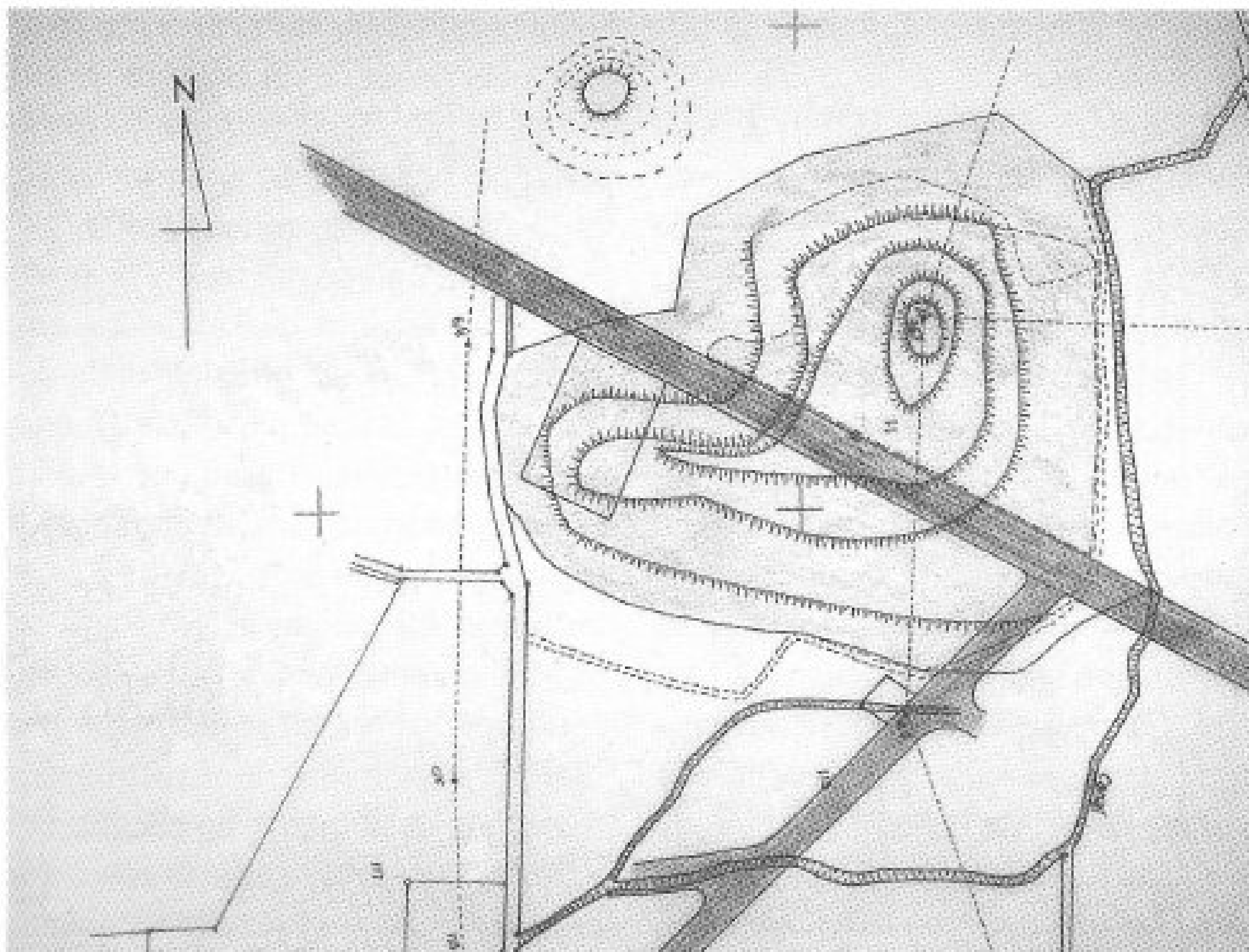


Fig. 2. Plan topographique de Tel Sakka.

l'a choisi pour y effectuer des fouilles. Elle avait pour cela une double motivation:

1. Étudier le site et protéger ce qu'il en reste.
2. Profiter de sa proximité de Damas pour y former les étudiants de l'Institut moyen des Antiquités et des Musées à la fouille et à la recherche archéologique.

La Direction générale des Antiquités et des Musées m'a chargé de superviser les recherches. Nous avons effectué, jusqu'à présent, neuf campagnes, dont la première date de l'été 1989.

Les fouilles réalisées jusqu'à présent ont révélé quatre niveaux. L'occupation urbaine s'est arrêtée à la fin du IIe millénaire av. J.-C. et au début du Ier millénaire, c'est-à-dire au début de l'âge du Fer. La colline servit de cimetière aux époques classique et islamique, l'habitat s'étant transféré alors dans les villages voisins.

1er niveau

Nous appelons premier niveau l'ensemble constitué par les nombreuses tombes islamiques. Elles revêtent différentes formes, mais s'orientent toutes ouest-est, le mort étant couché sur le côté droit, le visage vers le sud, selon les traditions funéraires de l'islam en Syrie.

Les tombes sont de plusieurs formes: une simple fosse rectangulaire, parfois couverte de solives audessus desquelles était étalée de la terre mouillée; ou encore une fosse rectangulaire assez étroite, dont les parois sont faites de briques séchées, certaines avec une couverture en briques crues ou en solives de bois. Les tombes des enfants, plus petites que celles des adultes, sont en briques.

Dans certaines de ces tombes, quelques pièces de verroterie, des bagues, des boucles d'oreilles et des bracelets en bronze ou en fer évoquent la vie simple et la pauvreté de ces villageois.

Un dernier type, plus remarquable, est la tombe à couverture en «dos de chameau». Les tombes de ce type sont construites de briques de terre jaune damées et séchées. Celles qui revêtent les parois latérales sont de qualité plus fine que celles de la couverture. Celle-ci est constituée de briques carrées de 39 × 39 × 12 cm, posées sur un de leurs angles en deux rangées. Une troisième rangée vient s'encastrer entre les deux premières pour constituer le faîte de la couverture. Toutes les briques sont inclinées vers l'est et l'extrémité des trois alignements vient s'appuyer sur une pile de briques horizontales constituant l'extrémité de la tombe et reposant parfois sur un bloc de pierre. Le mort était couché dans l'espace vide entre le sol de la tombe et sa couverture.

Les tombes de ce type ne contiennent jusqu'à présent aucun mobilier funéraire, et nous n'avons pas connaissance de tombes similaires sur d'autres sites.

Toutes les tombes de ce 1er niveau, quel que soit leur type, semblent dater de quatre siècles, c'est-à-dire de l'époque mamlouke.

2ème niveau

Ce que nous appelons 2ème niveau est constitué par des tombes chrétiennes, parfois mélangées avec les tombes islamiques du 1er niveau. Ces tombes sont toujours orientées est-ouest, la tête du mort vers l'est, le mort étant couché sur le dos. La tombe est une fosse rectangulaire, quelquefois construite de briques, contenant un cercueil de bois ou d'argile selon les traditions funéraires des chrétiens.

Nous avons trouvé des traces de ces cercueils de bois, mais seuls les angles métalliques et les clous en sont

conservés. Certaines tombes contenaient des bracelets et des boucles d'oreilles, qui doivent indiquer des inhumations féminines, ou bien de petites cloches en bronze qui caractérisent les tombes des enfants.

Dans le carré 24-25 s'est rencontrée une tombe de construction particulièrement soignée. Longue de 180 cm, construite de briques rouge jaunâtre à peine cuites, elle avait une couverture de brique, retrouvée en mauvais état. Sa forme est celle d'un bassin assez large au niveau des épaules et assez étroit au niveau des pieds.

Le squelette était couché sur le dos, la tête vers l'est. Près de la tête, il y avait une bouteille d'alabastrite et une très petite carafe d'argile en bon état.

Une seule autre tombe de ce type a été retrouvée sur le site.

Toutes ces tombes doivent dater de l'époque byzantine, à en juger d'après les nombreux fragments de céramique et une petite jarre de terre cuite, caractéristiques de cette époque dans les pays du Croissant fertile.

Nous rangeons dans ce même niveau certaines tombes qui remontent aux premiers siècles avant J.-C. Ainsi une très belle tombe dans laquelle nous avons trouvé une petite jarre d'argile noire, décorée, et une lampe à huile ronde, de même matière, dont le médaillon montre le buste d'un homme à l'expression sévère, d'un modelé très ferme.

Dans une autre tombe a été trouvé un vase de verre en forme d'amphore à anses à profil anguleux, qui date de l'époque séleucide, plus précisément du IIIe siècle avant J.-C.

3ème niveau

Le troisième niveau est celui de l'âge du Bronze récent. La plus grande partie en a malheureusement été détruite par le creusement des sépultures des premier et deuxième niveaux.

Les traces d'architecture et d'habitat les mieux conservées se rencontrent dans la partie la plus septentrionale de nos fouilles (Fig. 3), car la densité des inhumations des deux niveaux supérieurs diminue à mesure que l'on s'approche du sommet du tell.

Les maisons sont simples, composées, en général, d'une ou deux pièces bordant une cour à ciel ouvert. Les pièces mesurent 4 × 4 m ou 4 × 5 m.

Au milieu de chaque pièce se dressent un ou deux piliers faits de pierres posées les unes sur les autres et qui supportaient le plafond, supposé avoir été en bois. La cour était empierrée, mais les murs, intérieurs et extérieurs, étaient de brique crue, de 40 à 60 cm d'épaisseur. Certains

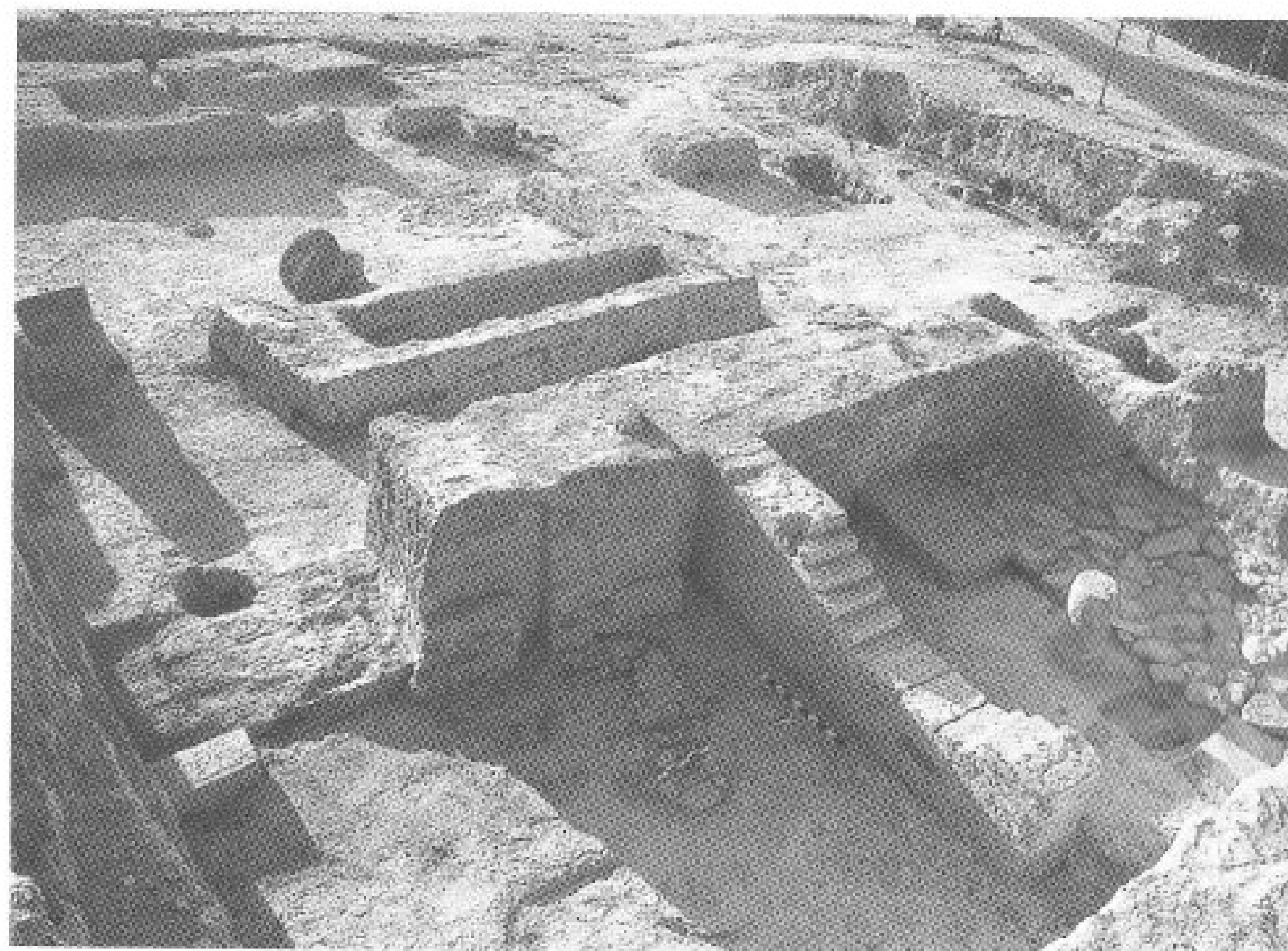


Fig. 3. Tel Sakka. Un secteur de l'architecture du 3ème niveau (âge du Bronze récent).

murs sont construits juste au-dessus de ceux du niveau inférieur, et certaines maisons sont fondées en grande partie sur les murs du niveau inférieur. Les modifications intervenues entre les deux niveaux concernent la distribution interne, l'épaisseur des murs et la nature des sols qui, pour le Bronze récent, comportent de nombreux dallages.

Ces maisons ne manifestent aucune recherche d'effet décoratif; en revanche, elles contenaient beaucoup d'ustensiles en céramique, d'auges et de pilons en basalte, des poids d'hématite, ainsi qu'un certain nombre de bijoux et, de façon remarquable, des moules de pierre pour outils en métal et de nombreux pesons en terre.

On relève aussi parmi le mobilier trois sceaux en faïence (Fig. 4, 5 et 6), deux en forme de scarabées, l'autre en forme de bouton, utilisés comme talismans ou comme sceaux. Leur face inférieure porte des signes hiéroglyphiques ou des décors d'origine égyptienne.

Le bord d'une assez grande jarre porte l'empreinte d'un cachet qui semble bien avoir eu la forme d'un scarabée égyptien, avec son bord elliptique souligné d'un trait qui entoure

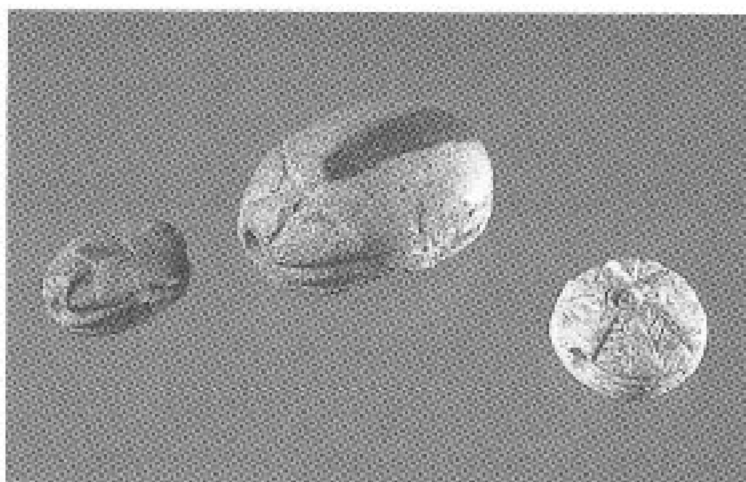


Fig. 4. Tel Sakka. Deux scarabées et un cachet circulaire du Bronze récent.



Fig. 5. Tel Sakka. Plat d'un des deux scarabées de la fig. 4.



Fig. 6. Tel Sakka. Plat du cachet circulaire de la fig. 4.

la figure d'un personnage en longue robe, ailé, qui tient à la main un bâton ou quelque chose de semblable.

Il est évident que ce niveau correspond à la vie d'une petite ville qui avait des activités florissantes, tant agricoles qu'industrielles et commerciales: les sceaux, en particulier, ne se trouvent pas, en général, entre les mains de simples paysans, mais plutôt en possession de grands artisans ou commerçants, comme

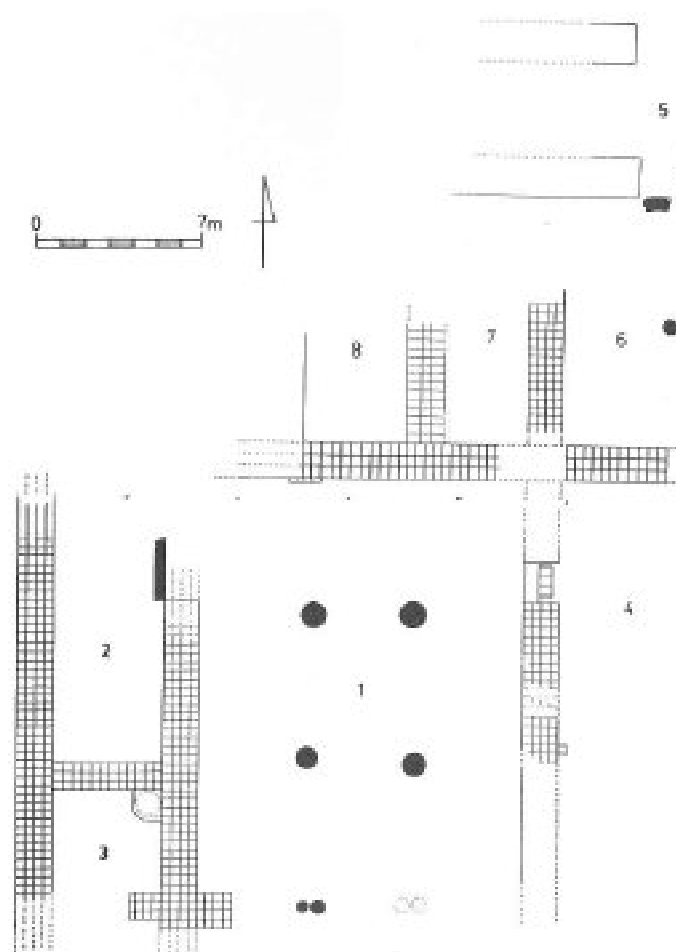


Fig. 7. Tel Sakka. Plan du grand bâtiment du 4ème niveau (âge du Bronze moyen) (état du dégagement en 1998).

instruments d'identification ou comme marques de prestige.

Ce niveau fut sévèrement ravagé par un immense incendie: ses sols sont couverts de charbon et de cendres, provenant pour l'essentiel de la combustion de la couverture. Après l'incendie, le site fut déserté.

4ème niveau

C'est le plus important du site; il remonte à l'âge du Bronze Moyen II. Nous y avons trouvé une construction assez importante, au plan géométrique élaboré (Fig. 7). Les murs sont épais de 140 à 180 centimères, construits en briques crues posées à joints alternés et assemblées par un mortier blanc. Ils sont recouverts d'une couche de mortier d'argile de 1 à 2 centimètres, puis blanchis à la chaux. Certains ont disparu en raison du creusement des tombes tardives, mais les fondations sont toujours présentes, indiquant leurs directions. La construction se compose d'un hall in-

térieur rectangulaire de 14,50 m de large sur 22,50 m de long, entouré d'un ensemble de pièces, dont certaines avaient 6 m de large et 14 m de long.

Tous les sols du hall et des pièces alentour sont très bien enduits. Le plafond du grand hall intérieur était porté par des colonnes de bois posées sur des bases cylindriques en basalte; ces bases reposaient dans des cuvettes spécialement creusées dans le sol.

Toutes les pièces ont des seuils en basalte taillés avec soin.

Dans un angle de la pièce n° 3 était posée une grande jarre, entourée d'un petit mur de soutien; dans l'angle opposé, il y en avait une autre pareille (Fig. 8); il est certain qu'elles contenaient des céréales, vu leurs dimensions et leurs ornements de cordons et d'épis de blé sur l'épaule. Tout le côté sud du grand hall constituait un entrepôt pour de telles grandes jarres.

On peut admettre sans grande hésitation que ces vestiges sont ceux d'un palais. Ce bâtiment a subi de grandes destructions intentionnelles, avant d'être brûlé par des assaillants qui n'avaient pour but que de tout détruire. En effet, tout le mobilier avait été cassé, brisé, dispersé, bien que nous soyons parvenus à reconstituer des récipients presque complets.

Une des découvertes les plus importantes a été celle de fragments de

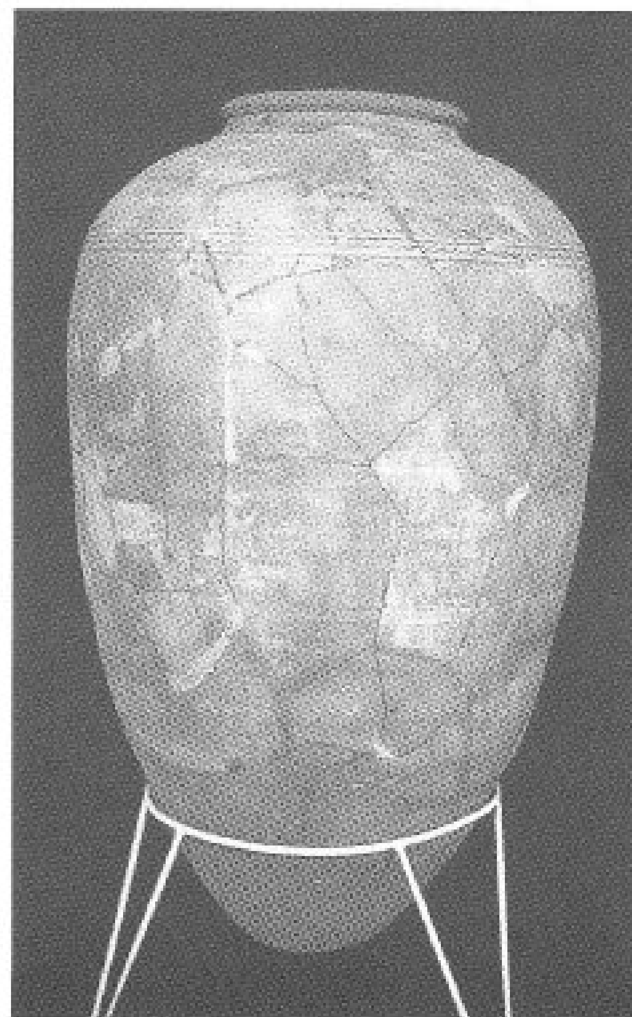


Fig. 8. Tel Sakka. Grande jarre de la pièce 3 du grand bâtiment du Bronze moyen.

mortier blanc peint, auxquels nous n'avons d'abord accordé que peu d'importance, notre attention étant surtout absorbée par les fragments de céramique et autre mobilier. Mais l'apparition de plus en plus fréquente d'éléments montrant des dessins soignés et colorés, bien qu'ils fussent dispersés et mélangés sans ordre apparent avec le reste des décombres, renversa vite la situation. Certains morceaux avaient la face peinte tournée vers le bas, d'autres vers le haut, d'autres encore gisaient à l'oblique.

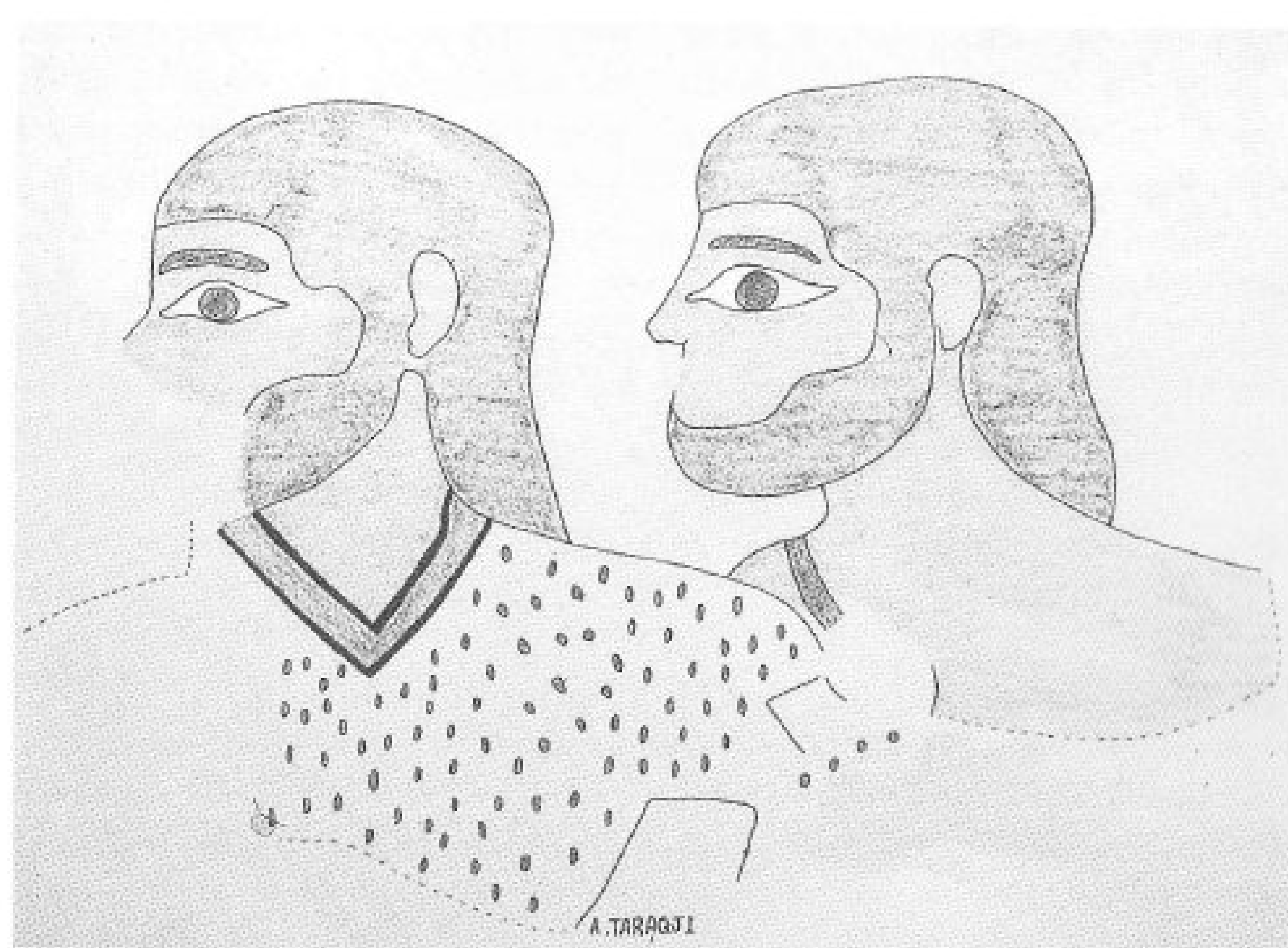


Fig. 9. Tel Sakka. Peinture murale du grand bâtiment du Bronze moyen: bustes de deux hommes barbus (fac-similé).

La question s'est posée au début de savoir si ces peintures avaient orné les sols ou les murs. Il s'est confirmé peu à peu qu'elles couvraient les murs de la grande salle 1 à quatre colonnes, et ceux qui ont été dégagés jusqu'à présent de la salle 5 et des deux espaces voisins à l'ouest. Là où l'enduit est conservé en place sur le pied des murs, il n'est orné que de motifs très simples, zones de gros points rouges. Les peintures les plus monumentales et figuratives devaient se trouver plus haut sur les parois. Le désordre dans lequel nous retrouvons les fragments semble dû à la furie de la destruction, les assaillants, ennemi extérieur ou rebelles locaux, ayant brisé, mutilé, arraché à la main les panneaux décorés.

D'autres questions se posent, celles de la technique de ces peintures, de leur origine locale, cananéenne, égyptienne ou mésopotamienne. Je ne peux faire état ici que de réflexions très préliminaires, et j'aimerais surtout recueillir vos avis bien plus compétents que le mien dans le domaine égyptologique.

Sachant avec quelle habileté les anciens Égyptiens maîtrisaient l'art des



Fig. 10. Tel Sakka. Peinture murale du grand bâtiment du Bronze moyen: tête coiffée d'une couronne d'inspiration égyptienne.

peintures pariétales dans leurs temples et leurs maisons, et à quel point cet art était répandu chez eux, c'est avec étonnement que nous avons découvert ces figures d'hommes barbus (Fig. 9), de physionomie amorrite, et une multitude de femmes aux jolies robes colorées. Cependant, si nous comparons ces peintures à celles, sensiblement contemporaines, du palais de Zimri-Lim, roi de Mari, sur l'Euphrate moyen, il nous paraît qu'elles en diffèrent par leur technique (à Mari, la peinture est posée directement sur le mortier d'argile, sans couche de chaux) et par leur style. Si les hommes sont barbus comme des Amorrites, la forme des yeux semble plus proche du style égyptien. Le parallèle le plus séduisant est avec les représentations d'Asiatiques dans la tombe de Khnoum Hotep à Béni Hassan.

De plus, lors des fouilles de 1995 sont apparus dans la pièce n° 5 plusieurs fragments peints dispersés dans le remblai. En les rassemblant, nous avons obtenu une tête de profil à droite, à haute tiare composée de bandes alternativement bleues et orange au-dessus de cornes de bélier (Fig. 10). Cette coiffure est sans aucun doute d'inspiration égyptienne, dérivée de celle d'Osiris, qui est en Égypte symbole de victoire, de renaissance, de couronnement; elle donne au personnage jeune, barbu, qui la porte, qu'il soit divin ou royal, un caractère fortement égyptien.

On peut dégager de cette découverte deux lignes de réflexions:

1.- Adorait-on dès le Bronze moyen, dans la région au sud de Damas, une divinité ayant adopté des traits égyptiens comme cette couronne d'aspect osirien?

2.- Le seigneur du palais de Tell Sakka était-il égyptien, ou s'agissait-il d'un prince ou d'un gouverneur local dans la dépendance égyptienne?

D'autres parallèles peuvent être relevés entre nos peintures de Tell Sakka et l'art international, très marqué par la culture égyptienne, qui s'élabore dès le Moyen Empire, comme le mettent en lumière des découvertes récentes, celles de Tell ed-Dab'a dans le Delta oriental égyptien ou celles du Bronze moyen de Tell Mardikh/Ébla dans la région d'Alep. Ainsi, un fragment représentant une main tenant un arc avec une flèche prête à partir (Fig. 11), ou bien des représentations de sabots qui doivent appartenir à une troupe de quadrupèdes en marche, ou, plus intéressante encore, et d'une grande qualité d'exécution, une image de chèvre cabrée, appuyant ses pattes de devant sur une plante stylisée en palmette représentant, peut-être, l'arbre de vie.



Fig. 11. Tel Sakka. Peinture murale du grand bâtiment du Bronze moyen: fragment montrant une main tenant un arc.

Ce niveau a livré d'autres témoignages archéologiques de contacts entre la région et l'Égypte: plusieurs fragments de vases en fritte, qui ne sont pas des types locaux mais qui, s'ils ne sont pas sûrement égyptiens, s'inspirent certainement de modèles de la vallée du Nil. Un morceau de vase en granite noir égyptien, objet de valeur, est probablement un cadeau royal.

Si l'on prend la poterie comme élément principal de datation, ce niveau en est riche, surtout de celle connue sous le nom de poterie de Tell Al-Yahoudiyeh, que ce soit le modèle noir, orné de points blancs, ou la variété apparentée, peinte de noir et de rouge (Fig. 12). Elle permet de placer l'occupation du bâtiment au Bronze moyen II, soit au XVIIIe siècle av. J.-C., et sa destruction à la fin de ce siècle ou au début du XVIIe.

Tell Sakka est ainsi, après Mari, le deuxième site de Syrie qui ait livré des peintures murales de la première moitié du 2ème millénaire avant J.-C. À la question de savoir si ces peintures de Tell Sakka ont été réalisées par des artistes locaux ou égyptiens, j'aurais tendance à répondre égyptiens.

Avant de terminer, je voudrais présenter brièvement un autre document qui montre que les témoins archéologiques de la présence égyptienne dans la région de Damas ne sont pas limités aux seules trouvailles de Tell Sakka.

Le 29 novembre 1994, alors que j'étais directeur du Département des antiquités de Damas-banlieue, j'ai été informé par le maire de Keswé, à 25 km au sud de Damas, de l'apparition dans son village de monuments trouvés lors de travaux effectués par la municipalité. Sur place, j'ai trouvé un nombre important de tombes romaines très pauvres, dont l'une était recouverte d'une dalle de basalte. Ayant retourné celle-ci, nous avons pu

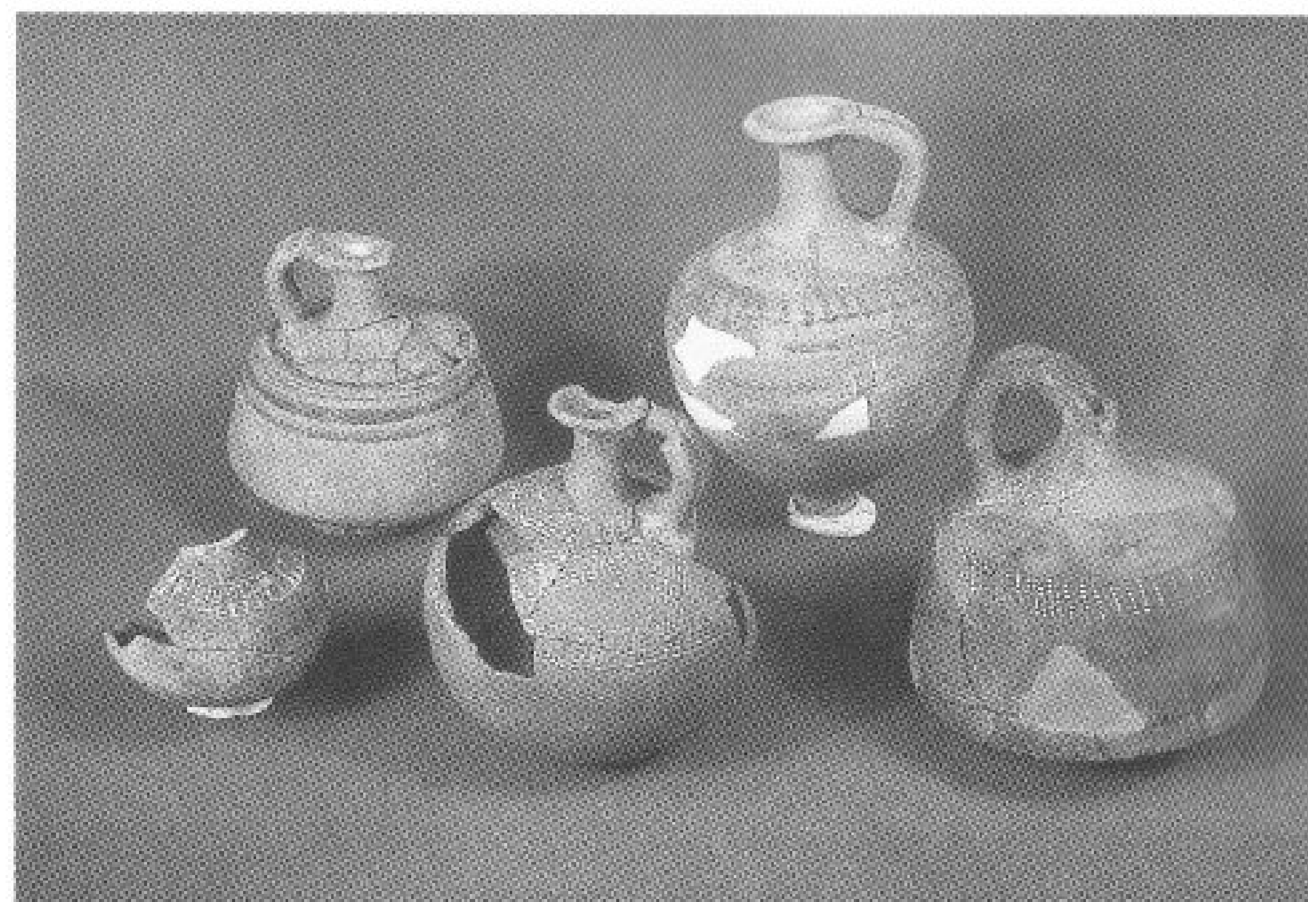


Fig. 12. Tel Sakka. Céramiques du 4ème niveau, du type de Tell al-Yahudiyeh et apparentées.

constater qu'elle était gravée d'un texte en hiéroglyphes égyptiens (Fig. 13), et je l'ai fait transporter au Musée National de Damas.

Le basalte dont elle est faite est une roche commune dans le Hauran, au sud de la Syrie. Les dimensions de la pièce sont de 96 × 74 × 30 cm.

Dans la partie supérieure, incomplète, une scène d'offrande ou d'adoration, gravée en faible relief dans le creux, montre le bas de trois figures humaines debout, l'une à gauche, tournée vers la droite, vêtue d'une robe mi-longue, les deux autres lui faisant face, la première vêtue d'une robe jusqu'aux chevilles à travers laquelle on distingue les jambes du personnage et peut-être son pagne; derrière pend l'extrémité d'une queue de taureau. Entre ces deux personnages face à face, les cartouches de Ramsès II. La dernière figure à droite porte un pagne arrêté aux genoux; devant elle on aperçoit l'extrémité d'un long bâton tenu verticalement.

Sous la scène, une inscription de six lignes. La gravure est assez sommaire et la lecture rendue parfois difficile par le grain de la pierre, l'usure de la surface, notamment

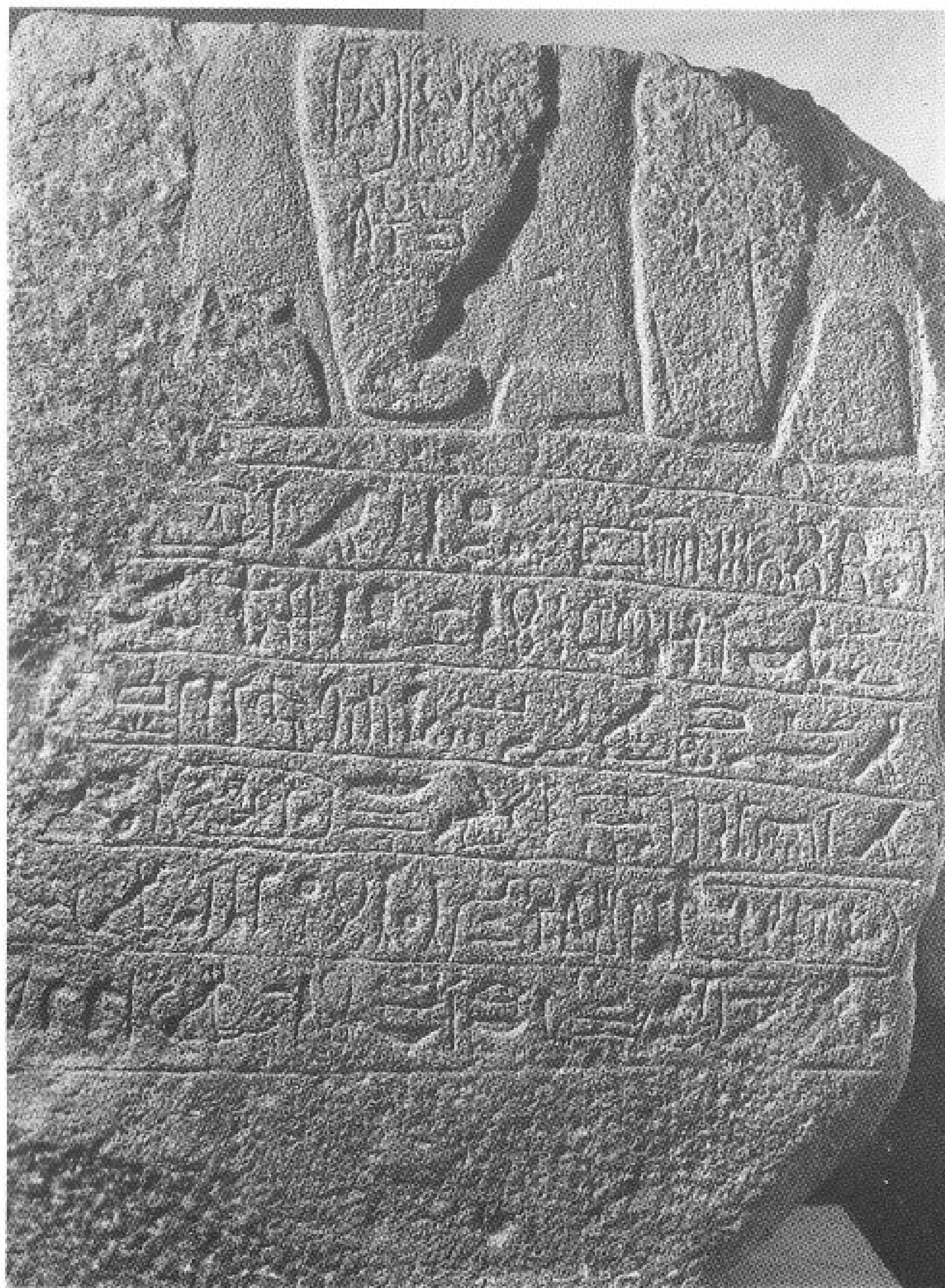


Fig. 13. Keswé: stèle en basalte portant une inscription de l'an 56 de Ramsès II.

dans la partie gauche, et la trace de quelques chocs qui ont affectés certains signes.

Un premier examen par le Professeur Mahmoud Abdelhamid, professeur d'histoire égyptienne à l'Université de Damas, que je remercie ici, nous a révélé qu'il s'agissait d'une inscription de la cinquante-sixième année de Ramsès II (1290-1224 avant J.-C.), soit 1236 avant J.-C., et que, parmi plusieurs dieux égyptiens, était mentionné le dieu Seth.

Madame Valbelle et Monsieur Yoyotte ont bien voulu nous communiquer la lecture qu'ils ont pu établir à partir de photographies. Nous leur en exprimons toute notre reconnaissance. Le texte dit:

«L'an 56, le quatrième mois de l'été, sous la Majesté de l'Horus Taureau victorieux [Méry]-Maât, Maître – vie, prospérité, santé – des-fêtes, comme son père Ptah-Tatenen, Celui des [deux] Maîtresses, Celui-qui-protège-l'Égypte-et-soumet-les-pays-étrangers, Rê-qui-engendre-les-dieux-et-fonde-[le-Double-Pays], l'Horus d'Or Puissant-d'années-grand-de-victoires, Le roi de Haute et Basse Égypte Maître du double pays, Ousermaâtrê-sétepenrê, Le fils de Rê [Maître des Couronnes], Ramsès-aimé-d'Amon, le dieu qui règne sur Héliopolis, doué de vie éternellement et à jamais, comme Rê, le dieu parfait, fils de Seth, c'est la semence... celui qu'Atoum a fait exister pour devenir le maître de toute terre comme son père Seth, grand de force, aimé-de-Rê.»

On ne connaissait jusqu'à présent en Syrie, aucun texte royal daté d'une période aussi basse dans le règne de Ramsès II. Le contenu de l'inscription de Keswé, simple protocole sans mention d'événement historique, semble indiquer une période sans troubles et suggère que les rapports de la Syrie du Sud avec l'Égypte se sont prolongés plus tard dans le règne de Ramsès qu'on ne le pensait jusqu'à présent.



La stèle de Ramsès II à Keswé et sa signification historique*

Jean YOYOTTE

La stèle presque complète que M. Ahmed Ferzat Taraqji a découverte, remployée comme couverture d'une tombe romaine au village de Keswé (Al-Kuswah), situé à 25 km au sud de Damas, s'avérait d'emblée une trouvaille d'importance, étant le premier souvenir de l'Égypte ramesside rencontré dans cette région[1].

Taillée dans le basalte du Hawrân, la dalle (Fig. p. 42), épaisse de 0,30 m, mesure dans son état présent 0,96 m. de hauteur sur 0,70 m de large. Des chocs accidentels ou volontaires, résultant sans doute de manipulations subies lors du remploi, ont endommagé les deux bords sur toute la hauteur. À droite, le coin supérieur est franchement brisé; le coin inférieur l'est plus largement encore, la surface voisine étant oblitérée quelque peu par des grosses éraflures parallèles. Ces dégâts fortuits ont effacé un quadrat de signes hiéroglyphiques à la fin de chacune des six lignes que comporte l'inscription. En outre, la dalle avait été soigneusement raccourcie de sa partie supérieure. Un trait bien rectiligne de scie a détaché le haut du tableau, nous privant de tout le sommet de la stèle. La hauteur initiale du monument était de l'ordre de 1,20 m. ou 1,30 m., une bonne dimension pour une stèle royale qui superposait, de façon classique, un tableau montrant le roi en contact avec la divinité et un texte hiéroglyphique en lignes horizontales.

Le tableau

Deux hommes marchent vers la gauche en direction d'un troisième venant dans l'autre sens. La perte de la partie supérieure nous prive des légendes et discours qui devaient être disposés au-dessus des personnages et qui nous auraient informés de leur identité. La même mutilation, coupant les trois corps à mi-hauteur des torses a fait disparaître les têtes, ainsi que toute trace de bras, ce qui laisse planer une incertitude sur les trois coiffures et sur les gestes des acteurs. Le seul élément de texte qui subsiste consiste dans les deux cartouches de Ramsès II, écrits verticalement et suivis horizontalement du qualificatif habituel des rois: «*doué de vie comme Rê*».

L'exécution des figures est schématique, sinon malhabile. Les corps et vêtements sont profondément excavés, les jambes le sont encore plus. Aucun détail interne n'est rendu, si ce n'est que, dans le traitement du personnage central, un modelé discret fait apparaître les jambes sous le tissu transparent de la grande jupe triangulaire.

L'identité du personnage central est évidente. Il s'agit du pharaon reconnaissable à ce vêtement et explicitement désigné par ses deux cartouches. Comme rien n'apparaît de ses bras, on peut conclure qu'il élevait les mains en direction de son vis-à-vis.

Le personnage vers lequel se dirige le roi est évidemment une divinité, de sexe masculin à en juger par sa démarche. Ses reins sont ceints d'une jupe longue qui tombe jusqu'à mi-mollet. Rien n'apparaît non plus de ses membres supérieurs: on en concluera donc qu'il devait tendre un bras devant lui pour donner quelque chose au pharaon, son autre bras, dessiné à l'arrière de son torse, ayant disparu avec la marge endommagée de la pierre.

Le troisième personnage qui, à droite, suit le roi porte le pagne court commun aux dieux et aux simples mortels. Là encore, les bras ne sont plus visibles. On renoncera à voir dans ce troisième acteur quelque haut dignitaire, par exemple le commissaire du roi dans les pays septentrionaux qui aurait fait fabriquer la stèle, la mode des grands à l'époque étant de porter par dessus le pagne la longue robe transparente. Mieux vaut alors supposer que nous aurions banalement eu affaire à un dieu marchant derrière le roi et élevant la main vers sa nuque en un geste classique de protection magique, l'autre bras reporté en arrière ayant disparu dans la cassure du bord.

* J'adresse mes plus vifs remerciements à M. Ahmed Ferzat Taraqji de m'avoir accordé le plaisir de déchiffrer sur ses diapositives et de pouvoir méditer ce document exceptionnel, ainsi qu'à Pierre Bordreuil et Dominique Valbelle grâce auxquels j'avais pu en entrevoir l'intérêt et les difficultés (cf. J. Leclant et G. Leclerc, *Or.* 65, 1996, 332). Une révision sur l'original, tendant à distinguer les détails épigraphiques des dommages accidentels, sera nécessaire à l'établissement d'un fac-similé. – Ma reconnaissance va aussi à Madame Véronique Laurent qui a bien voulu accueillir dans le *BSFE* ces notes et réflexions improvisées à chaud.

[1] Amusante coïncidence, le géographe syrien Yâkûth notait au XIII[e] siècle: «Al-Kuswah, localité, première étape des caravanes quand on quitte Damas pour l'Égypte» (*Mu'jam al-Buldân*, sub voce).

Les coiffures et les noms des deux dieux étant perdus, leur identité ne peut que prêter à conjectures. Le type de longue jupe que revêt le personnage de gauche est exceptionnel dans l'iconographie du panthéon égyptien. Seul, à notre connaissance, Onouris-Shou s'habille long. Sa présence dans le contexte serait inattendue et est fort improbable. Le plus plausible est d'imaginer que le dieu auquel Ramsès II s'adresse ici est une divinité de la région qui a été affublée d'une robe asiatique. On verra que le texte même de la stèle évoque deux dieux: le soleil créateur, Rê-Atoum, et son fils Seth que les textes et des images identifiaient couramment aux Ba'al et autres dieux de l'orage adorés par les Asiatiques[2]. Ce sont ces deux figures qu'il serait logique de restituer dans le tableau. Deux hypothèses peuvent être formulées.

a) Le personnage de gauche serait Seth-Ba'al lui-même que le dessinateur aurait habillé d'une robe comme en portaient les Syriens[3]. Le personnage secondaire, à droite, serait le dieu solaire, son père! Cependant la figuration serait alors peu canonique, puisque, selon les normes tant égyptiennes qu'asiatiques, le dieu jeune porte toujours à cette époque un pagne court.

b) Inversement, la divinité de gauche vers qui le roi est tourné serait le dieu supérieur, normalement habillé long: le soleil (Shamash) ou encore El, «le créateur des créatures»[4]. Le dieu qui suit le roi serait Seth-Ba'al.

Les gestes faits par les trois acteurs, tels qu'on est fondé à les reconstituer, répondraient mieux à la seconde hypothèse. Le dieu céleste pouvait certes porter le signe de vie (*ânkh*) à la narine de Ramsès, mais on imaginera plus volontiers qu'il lui remettait le *khepesh*, instrument et symbole de la force physique qui assure la victoire du pharaon sur les

[2] Références plus bas, note 24 et, en dernier lieu Izak Cornelius, *The Iconography of the Canaanite Gods Reshef and Ba'al* (*OBO* 140), 1994.

[3] Aussi bien Ba'al que Reshef portent d'ordinaire un pagne court. Cependant, deux stèles votives montrent, associé à la Qadesh nue et à Sopdou, maître des contrées asiatiques, un dieu coiffé comme Reshef mais habillé d'une longue robe comme celle que portent les notables syro-palestiniens dans les scènes des temples et des tombes (Cornelius, *op. cit.*, pl. 42 et fig. 4).

[4] C'est au dieu «El qui a crée (?) Saphon» que Ramsès II fait offrande (*infra* p. 37) sur sa stèle retrouvée à Sheikh Sa'id dans le Hawrân (*ibid.* fig. 35 et p. 145). Voir Kitchen, *RITANC* II, p. 133-134). La singulière coiffure égyptisante de cette divinité n'est pas sans analogies avec celle que porte un dieu trônant et bénissant que figurent un beau bronze de Byblos (*L'Autre Rive*, Exposition à l'IMA, 1998, p. 93) et une fameuse stèle votive d'Ugarit (Pritchard, *ANEP*, 1956, fig. 493 et p. 507). Ces deux figures présumées de El portent la robe longue des dieux aînés.

peuples étrangers. Le thème est connu notamment par d'autres stèles que les Ramessides ont laissées en Asie: Séthi I à Qadesh, Ramsès II à Bethshan et à Tyr[5]. Sur deux tableaux, le dieu qui tend l'arme est Amon-Rê, entité solaire et suprême démiurge (et auquel Seth-Ba'al fait suite dans le premier exemple). À Tyr, c'est Rê-Horakhti, le soleil d'Héliopolis. Un bon parallèle se retrouve sur la stèle XI de Tanis, malheureusement dégradée, dont le texte parlait de la campagne de Qadesh et dont le tableau montre Ramsès recevant le *khepesh* d'un dieu qui paraît être Rê, tandis qu'un Seth classique, marchant derrière lui, élève la main au-dessus de son épaule[6].

Le texte

L'inscription hiéroglyphique dont on a lu plus haut (p. 43) la traduction suivie ne compte que six lignes. Après une date, «*l'an LVI, le quatrième mois de shemou*» se lisent les cinq noms de la seconde titulature canonique composée pour Ramsès II et qui est attestée à partir de l'an XXXIV de son règne; le nom personnel présente de plus l'adjonction du qualificatif «dieu qui gouverne Héliopolis», en usage à partir des années XL[7]. Cette titulature emphatique occupe quatre lignes et deux tiers. Restent une ligne et un tiers pour le texte proprement dit.

En dépit de la médiocre qualité de la gravure et de mille gros et petits trous du basalte, les quatre premières lignes se lisent immédiatement, les signes perdus sur la marge gauche se restituant facilement d'après les nombreux parallèles du protocole. La lecture de la ligne et demi de la fin a été plus ardue, du fait du tracé grossier des signes, des dégradations accidentelles et surtout de la relative originalité du contenu. La lecture du premier quadrat de la ligne 6 serait à vérifier.

Au vrai, la facture de cette inscription ne permet pas de la ranger parmi les beaux exemples de l'épigraphie monumentale ramesside. Le tracé de nombreux signes est assez sommaire; l'alignement et la mise des hiéroglyphes en quadrats laissent à désirer. On ne saurait imputer cette maladresse à la seule dureté de la roche (à Tyr et à Bethshan, les dessins du tableau et les hiéroglyphes creusés dans le basalte, sont de belle facture). Elle résulte aussi de la com-

[5] Cornelius, *op. cit.* pl. 40 (BR 12), p. 153 (Qadesh); fig. 35, p. 157-158 (Bethshan); *L'Autre Rive*, p. 63 (Tyr).

[6] *Kêmi* 13 (1954), p. 84-86 et fig. 4, p. 82.

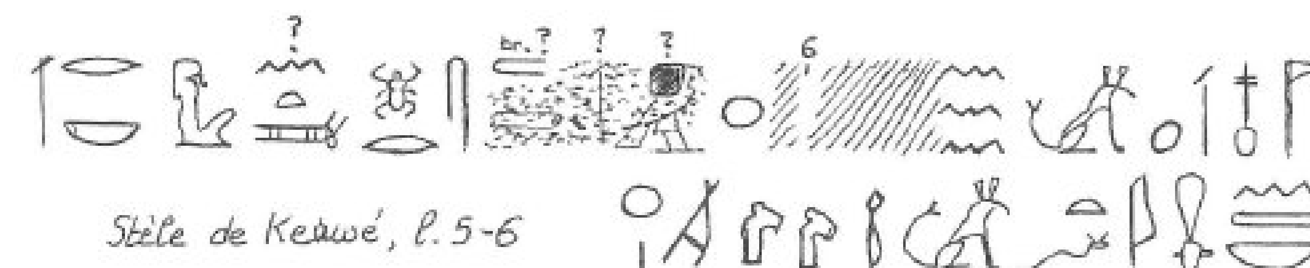
[7] John D. Schmidt, *Ramesses II. A Chronological Structure for His Reign* (1970), p. 168-169. – E. Edel, *Ägyptische Ärtze und ägyptische Medizin am hethitschen Königshof* (1976), p. 18-20.

pétence limitée des gens qui ont fabriqué le monument. Un scribe a dû reporter sur la dalle un texte rédigé en onciale hiératique et le graveur, peut être un artisan local, tout en s'appliquant à transposer cette minute en hiéroglyphes lapidaires, a souvent conservé la disposition propre de certains groupes hiératiques et a même reproduit tels quels des signes cursifs. Ainsi la graphie de *šmw* dans la date (l.1) et celle de *ms* conservant l'enfant-déterminatif (l.3); ainsi la résolution des signes cursifs notant automatiquement le vœu *«vie, prospérité, santé»* derrière le mot *nb*, «maître» mais qui n'ont rien à faire dans un texte lapidaire au milieu de l'épithète *«maître des jubilés comme son père Ptah [Ta]tenen»* (l. 2 où le groupe *tꜣ* a été sauté par étourderie). Aux ll. 3 et 6, la queue de la vipère *f* file obliquement et, particulièrement révélateur, le déterminatif divin, «le faucon sur une enseigne,» mécaniquement tracé en hiératique mais hors de mise en hiéroglyphique, a été gravé au moins six fois, dans la forme qu'il a dans la cursive. Le *n*, «l'eau», expédié en trois vaguelettes, dénote de la hâte. D'autre part, le premier (l. 5) et surtout le second (l. 6) exemples de l'idéogramme zoomorphe de Seth trahissent la maladresse: la queue, au lieu d'être dressée raide comme il convient, s'incurve comme celle d'un lion accroupi.

Cette inscription sculptée sur place dans la pierre qu'on utilise dans la Damascène n'est visiblement par l'œuvre d'un professionnel, d'un «scribe des formes» expert à composer des textes hiéroglyphiques selon les meilleures normes esthétiques. On y verra le travail improvisé d'un scribe ordinaire appartenant à l'administration coloniale. Le texte reporté à l'encre sur la pierre aura été gravé par un artisan peu entraîné à reproduire les «paroles divines» dans la pierre. La minute a dû être préparée dans une proche base égyptienne. Notre stèle elle-même ferait présumer l'existence d'un tel établissement dans l'oasis de Damas.

Ramsès «fils de Seth» et Seth «aimé de Rê».

Rédigé en égyptien «classique», le texte proprement dit déclare à propos de Ramsès qu'il est *«Le dieu parfait*[8], *le fils de Seth, la semence de Rê-Horakhti (?)*[9]. *Le dieu Atoum l'a fait venir à l'existence pour qu'il soit le maître de toute terre, comme son père Seth, grand par la vaillance, l'aimé de Rê*[10]*»*.



Stèle de Kewé, l. 5-6

En substance, le dieu suprême qui est à la fois Atoum, créateur du monde, et Rê, le soleil diurne qui en régit l'harmonie quotidienne, a prédestiné Ramsès II à remplir les rôles de Seth dont il est l'enfant.

L'adjonction du qualificatif «aimé de Rê» (*mry Rꜥ*) à la titulature protocolaire de Seth «grand par la vaillance» est attestée sur plusieurs monuments d'époque ramesside.

a) Colosse de Séthi II en porte-enseigne, jadis dressé devant sa chapelle – reposoir de barque à Karnak, aujourd'hui à Turin Inv. 1383[11]: sur la hampe de l'enseigne qui se terminait par une image de Seth (détruite lors de la satanisation de ce dieu), le roi est dit *«aimé de Seth grand par la vaillance, aimé de Rê»*.

b) Statuette de bois représentant Seth assis, faite au nom d'un certain Nekhtdjehouty, Leiden I 423[12]: celle des titulatures du dieu qui est mise en évidence sur le replat de la base l'appelle *«Seth, fils de Nout, grand par la vaillance, aimé de Rê»*.

c) Stèle rupestre gravée au temps de Sipthah près du grand temple d'Abou Simbel[13]: le tableau montre le gouverneur de Koush Séthi adorant cinq divinités de la résidence: Amon-Rê avec Mout, Rê-Horakhti, *«Seth grand par la vaillance aimé de Rê»* avec ʿAstarté *«dame du ciel»*.

d) La Stèle de l'an 400[14]: les cartouches royaux de «Seth grand par la vaillance» sont suivis de l'épithète *«aimé de Rê-Horakhti»*.

[8] L'expression *nṯr nfr* sert fréquemment d'incipit, venant après la titulature initiale, dans les compositions «rhétoriques» chantant les vertus du souverain.

[9] Littéralement «l'eau» (*mw*). Métaphore courante pour dire «l'engeance», le «fils». Le roi est «l'eau divine» de tel ou tel dieu, *Wb.*II, 52, 12-13; N. Grimal, *Les termes de la propagande royale* (1986), p. 95-96 avec notes 227-232.

[10] *Sḫpr …r*, *Wb.* IV, 241, 26-27: *«jemandem aufziehen zum Herrscher, um etwas zu tun»*. Comparer *Urk.* IV, 1187, 20-21: K*RI* I, 34, 9; V, 186, 14; R. Caminos. *The Chronicle of Prince Osorkon*, C 4, p. 118-119 avec note a, etc. Ici, la construction est la même que dans l'expression *rdi…r*, «nommer quelqu'un à un poste», Gardiner, *Eg. Grammar*, § 84.

[11] K*RI* IV, 268, 5-6; PM, 2d ed. II, 292; photographie: Museo egizio di Torino. *Civilta' degli egizi. Le arte de la celebrazione* (1989), p. 118, fig. 184.

[12] Leemans, *Monument…Leide. Monumens de la Religion* I, pl. IV, n°I, 423.

[13] Daressy, *ASAE* 10 (1910), 131-132; *KRI* IV, 362, 14-15.

[14] *KRI* II,287, 6-7.

e) Partie supérieure d'une stèle provenant de Qantir (Pi-Ramsès), Louvre E 26017[15]: le tableau montre Ramsès II faisant offrande à ʿAstarté. Au dessus, dans le firmament qu'est le cintre, est couché l'animal de Seth qui est dénommé «Seth le grand dieu, seigneur du ciel, *mrw.n Rʿ*». Le même qualificatif *mrw.n Rʿ*, se rencontre pour caractériser un aspect de Seth dans un recueil d'incantations magiques de l'époque[16]. Cette variante, *mrw.n Rʿ* au lieu de *mry Rʿ* doit être comparée aux qualificatifs ajoutés aux prénoms de certains rois du Nouvel Empire – *mrw.n Rʿ*, *mrw.n Ptḥ*, «celui que Rê (ou Ptah) a voulu» pour roi, qualificatifs qui alternent avec la formulation *stpw.n Rʿ*, *stpw.n ʾImn*, «celui que Rê (ou Amon) a élu». Le sens du qualificatif de Seth dans le document **e**, «celui que Rê a voulu» est explicité par l'épithète donnée une fois au jeune Ramsès II en l'an II de son règne, cette année où il inséra définitivement dans son prénom l'expression «élu de Rê»: «*possesseur d'un bras fort, élu de Rê dans la Barque*»[17].

«*Je suis Seth, le grand par la vaillance à la tête du collège divin et je tue quotidiennement l'ennemi de Rê, me tenant à l'avant de la Barque des Millions*». Ainsi se présente le meurtrier d'Osiris, l'usurpateur du trône que revendique le jeune Horus devant l'assemblée des dieux[18]. Il est en effet bien connu par divers textes et plusieurs images, pour une bonne part d'époque ramesside, que le dieu violent prend place à la proue de la barque du Soleil et qu'il frappe de sa lance le dragon Apopi qui tente sans cesse de faite échouer le vaisseau céleste[19]. Rê apprécie tant cette force brutale qui défend tempétueusement la sécurité du cosmos qu'au début du procès «*le désir de Rê était de donner la fonction à Seth, grand par la vaillance, le fils de Nout*»[20] et, lorsque Horus eut finalement gain de cause, le soleil a demandé: «*Qu'on me donne Seth, fils de Nout, qu'il reste avec moi, étant auprès de moi comme fils. Il hurlera dans le ciel et on aura peur de lui*»[21].

Seth déchaîné contre Apopi ou contre la mer envahissante est la cause terrifiante des orages et des tempêtes. C'est aussi de son bon vouloir météorologique que relève la pluviosité si indispensable aux contrées dont l'agriculture vit de l'eau du ciel. Ramsès est censé pouvoir, grâce aux

[15] *KRI* II, 779, 5.
[16] *P. Chester Beatty* IX, v° B, 9, 3.
[17] *Sinai 252= KRI* II,339,14.
[18] *P. Chester Beatty* I, 4, 4-5.
[19] H. Te Velde, *Seth, God of Confusion* (1967), p. 99-108.
[20] *P. Chester Beatty* I, 1, 12-2, 1.
[21] *Ibid.*, 16, 3-4;

bons offices de son père, condamner les pays d'Asie à la famine[22].

Ramsès, comme il est bien connu, entretient des relations privilégiées avec le dieu par ailleurs mortifère, mais qui représente la violence inhérente à la nature et au pouvoir. Issu d'une famille où l'on s'appelle alternativement Ramsès (Rê l'a formé) et Séthy (le Séthien) et qui tenait Avaris, lieu de culte de Seth, il avait érigé ce patron ancestral en quatrième divinité du royaume, venant après Amon-Rê, Rê-Horakhti et Ptah. C'est autour d'Avaris qu'il fonde sa «*Maison de Ramsès grand par les victoires*» (Pi-Ramsès), résidence fastueuse et base de ses interventions en Asie. À la suite de son père Séthi I, il embellit l'antique temple de Seth dont il fait «*la Maison de Seth de Ramsès-aimé-d'Amon*». Sans doute rouquin, Ramsès II paraît avoir assuré intimement sa parenté avec le dieu rouge et exalté théologiquement et politiquement les attributs positifs de cette brute perturbatrice et inquiétante[23].

Théologiquement et politiquement...aux temps de la Deuxième Période Intermédiaire, lorsque des Cananéens avaient implanté dans Avaris une dynastie canonique de pharaons mais non sans continuer à construire des sanctuaires et à pratiquer des inhumations à la cananéenne, le Seth local s'était, peut-on croire, assimilé à leur «seigneur», leur *baʿal*, quel qu'ait été le nom sous lequel ils appelaient le jeune dieu batailleur des montagnes, des orages et de la pluie. Seth maître des *gebel* arides, était aussi un dieu des orages. Selon une vieille tradition de Haute Égypte, il est un taureau tandis que le dieu asiatique est, de son côté, de nature taurine. Seth «grand par la vaillance» sera finalement sous Ramsès II la même personne que l'auteur imprévisible des tempêtes effrayantes et des averses fécondantes qui est omniprésent dans les divers panthéons sémitiques et anatoliens sous les divers noms de Baʿal, Adda, Addad, Haman et que les autres entités que note le sumérogramme ^{d}IŠKUR. Dans l'Égypte ramesside, Seth est volontiers travesti en Baʿal et le mot Baʿal est pratiquement synonyme de Seth.[24].

[22] Borghouts, «The First Hittite Marriage Record: Seth and the Climate», dans *Mélanges A. Gutbub* (1984), 13-16.
[23] Sur la rousseur de Ramsès II, Chr. Desroches-Noblecourt, *Ramsès II. La véritable Histoire* (1996), p. 51-54.
[24] Sur ces théocrasies bien connues Te Velde, *op. cit.*, p. 109-134; et R. Stadelmann, *Syrisch-palästinensische Gottheiten in Ägypten* (1967), p. 27-47. – Au prix d'une hypercritique trop poussée, Ryholt (*The Political Situation in Egypt during the SIP*, p. 148-150) exclut que les envahisseurs Hyksos de la XVe dynastie aient adoré les divinités de

S'agissant de consoler Seth si on le déboutait, il avait été conseillé à Rê: «*Double les biens de Seth* – ce que fit assurément Ramsès II dans la réalité –, *donne-lui ʿAnat et ʿAstarté, tes deux filles*»[25]. Ce que le dieu suprême décida aux origines s'accomplit dans l'Histoire. Sans doute aux temps des XIVe et XVe dynasties, les deux dames guerrières du panthéon sémitique, vaillantes auxiliaires de Baʿal, siégèrent dans Avaris. Elles y avaient en tout cas leurs sanctuaires sous les Ramsès[26]. Nous avons d'ailleurs rencontré plus haut (**c, e**) ʿAstarté en compagnie de Seth «*aimé de Rê*».

Théologie et politique impériale.

L'ensemble de représentations mythologiques qui sont sous-entendues par le qualificatif «*aimé de Rê*» donné à Seth et ce qui est dit de Ramsès en quelques mots fait comprendre que la stèle de Keswé, texte et tableau, est un simple affichage en terre syrienne d'une proclamation rappelant que Ramsès II, de par la volonté divine, est l'héritier et l'homologue de Seth, autrement dit du Baʿal de la région et qu'il a vocation à rester maître de cette région.

Les historiens sont accoutumés à rapporter aux passages du pharaon et de ses armées, donc à des événements précis, l'érection des stèles de Ramsès II dont des restes, souvent fort incomplets, ont été retrouvés dans les territoires palestiniens ou libanais, y compris de celles dont ne subsiste que le tableau et dont le texte est détruit[27]. Ces imputations sont avérées ou du moins plausibles lorsque ce qui reste du texte fait allusion à des opérations militaires ou qu'une date ou des recoupements situent le document entre l'an IV et l'an XVIII du règne, durant la période de la longue guerre égypto-hittite. Sur les tableaux des stèles attribuables à cette période, les thèmes figurés sont ouvertement d'esprit guerrier: abattage d'une grappe d'étrangers effondrés (2ème et 3ème stèles de Nahr el-Kelb, Tyr, Adlûn); remise du *khepesh* au roi par un dieu impérial (1ère stèle du Nahr el-Kelb, Bethshan); présentation du butin (Bethshan). À Byblos et à Tyr, le texte racontait des campagnes. Ces matériaux répondent à l'attente de

leur ethnie d'origine. Mais de fortes présomptions résultent des fouilles de M. Bietak que leurs prédécesseurs cananéens de la XIVe, pour pharaons qu'ils fussent, les aient connues et adorées.

[25] *P. Chester Beatty* I, 3, 4-5.

[26] Stadelmann, *op. cit.*, p. 91-96 (Anat) et 101-110 (Astarté).

[27] Voir KRI II, 1 et 149 (trois stèles au Nahr el-Kelb); 150-151 (Bethshan); 223 (la «Pierre de Job» à Sheikh Saʿid; Adlûn); 224 (Byblos): 401 (Tyr) auquel on ajoutera le beau fragment plus récemment trouvé dans Tyr, *L'Autre Rive*, 1998, p. 62-63 (H. Loffet).



La «Pierre de Job»: Ramsès II offrant Maʿat au dieu cananéen El.

notre historiographie «événementielle», au demeurant méthodologiquement fort nécessaire.

Il reste qu'en l'absence du texte et en l'ignorance de la date, on ne saurait obligatoirement rapporter à un épisode des guerres la stèle dite «la Pierre de Job», dont le seul haut a été recueilli à Sheikh Saʿid, dans la Hawrân et dont le tableau montrait Ramsès II, coiffé du *khepresh*, présentant la Maʿat à «El qui a créé (?) Saphon» (*supra* note 4). Dépourvue de connotation belliqueuse, l'élévation de la figurine de la Maʿat personnifiée a été un geste important et ostensible de l'imagerie rituelle des Ramessides, un rite réel ou virtuel que le pharaon accomplit sur les murs des temples devant le dieu de l'endroit. Les rois dont le prénom de couronnement évoque Maʿat comme attribut de Rê subsument par là en leur propre nom et confirment en leur propre personne les vertus inhérentes à l'ordre instauré et maintenu par le Soleil, vertus dont la pratique fonde et légitime la souveraineté de son fils et représentant[28]. L'exécution

[28] Voir les analyses et conclusions d'Emily Teeter, *The Presentation of Maat. Ritual and Legitimacy in Ancient Egypt* (*SAOC* 57, 1997), notamment p. 82-83. – L'auteur qui

consécratoire de ce geste symbolique devant le lointain Créateur du monde sémitique dans la zone où la route vers le nord passe par les montagnes du Hawrân revêt une haute importance politique, bien que la «Pierre de Job» en son état n'apporte rien à la chronique et à l'illustration des exploits militaires de Ramsès. Corollaire, peut-on croire, de la dévotion séthienne du roi, cette surprenante implication de El dans le système d'une représentation théologique fondamentale égyptienne apportait la caution du «père des dieux» asiatique au maintien du bon ordre et à la perpétuation du dominium d'Ouser-Ma'at-Rê Ramsès sur l'Orient de son Empire.

Au premier abord, la stèle de Keswé, pouvait sembler pareillement bien décevante, de faible portée informative: le texte, six lignes, reproduit la titulature du roi à la suite d'une date au mois près et enchaîne sur une courte proclamation de genre «rhétorique», sans que rien ne nous réfère à quelque épisode «historique» (opération armée, célébration d'une cérémonie, fondation d'un monument ou autre initiative royale). Notre document de Damas, en fait, comme la grande majorité des représentations et inscriptions hiéroglyphiques qui nous sont parvenues des Ramessides, ne commémorait pas sur la pierre un événement glorieux, un épisode «historique» exemplaire. Comme les tableaux rituels des temples, comme les abondants textes dits «rhétoriques», il répète une réalité idéale, nécessaire et permanente.

Du fait de son contenu idéologique, l'inscription retrouvée en Damascène peut sembler à première vue d'un faible intérêt pour l'histoire des occupations égyptiennes au Proche-Orient. En réalité, notre stèle constitue un indice d'une importance exceptionnelle à la fois par son lieu de trouvaille et par la date qu'elle porte.

Le lieu de trouvaille

Le traité que Ramsès II avait conclu en l'an XXI de son règne avec le Grand Roi hittite Hattusili avait définitivement rattaché à l'empire du Hatti la haute vallée de l'Oronte avec le royaume de Qadesh et les montagnes libanaises avec le royaume d'Amurru. Ramsès et ses successeurs purent bien entretenir des relations avec Byblos et Ugarit, mais les côtes phéniciennes ne relevaient plus de leur souveraineté. Le pays de Khor – comme les Égyptiens appelèrent la portion d'Asie qui leur restait – couvrait au sud toute la future Palestine, entre la mer et les confins transjordaniens. La limite nord de cette région – Cana'an au sens restreint – devait à peu près correspondre à l'actuelle frontière israélo-libanaise; on ignore, faute de documents, si elle mordait ou non sur l'extrêmité sud de la Beqa'a.

En revanche, on sait que ce Cana'an annexé était couvert, à l'est de l'Hermon, par la région appelée l'*Upé*, c'est à dire la fertile oasis de Damas[29]. Celle-ci constituait donc une pointe avancée des possessions ramessides et leur indispensable porte de circulation vers le nord et le nord-est. C'est par elle que la grande route continentale, la «voie royale» de l'époque hellénistique, abordait le royaume de Qadesh et les domaines de la confédération hittite.

Au temps des guerres égypto-hittites, la Damascène avait dû être disputée plus d'une fois entre les deux belligérants: l'Upé avait été notamment le théâtre d'une contre-attaque décisive de Muwattali au lendemain de la bataille de Qadesh[30]. Hori le polémiste pouvait demander «*Ne connais-tu pas le nom de Khelez* ['la forteresse' en langue sémitique] *qui est dans le pays d'Upé, comme le Taureau* [le roi séthien] *sur sa frontière, la place qui a vu les lignes de bataille de tous les braves*»[31]. Au temps de la paix, c'est par la Damascène que transiteront la fiancée hittite et la lourde caravane d'hommes et de bestiaux qui constituait sa dot[32]. Cependant, en dépit de l'entente cordiale entre les deux Puissances, cette tête de pont demeurait une zone «sensible». C'était en effet le carrefour des chemins descendant du désert de Syrie où sévissaient déjà les Ahlamu, avant-garde des expansions araméennes, sans parler des bandes marginales de Shosous et autres 'Apirous qui pouvaient rôder dans les hauteurs à l'est et au sud.

On sait que la XIXe dynastie, passant à un système d'administration

reprend l'idée que l'offrande de la Ma'at subsumerait l'ensemble des offrandes note (p. 45) que la présentation des deux godets à vin est souvent associée à la présentation de la Ma'at et en paraît même l'homologue. Or c'est cette offrande qui figurait sur la stèle de Byblos. De toute manière, on peut raisonnablement imaginer que l'érection des stèles s'accompagnait de rites d'offrande à la divinité locale.

[29] Toutes références réunies chez E. Edel, *Weitere Briefe aus der Heiratskorrespondenz Ramses' II*, dans *Geschichte und Altes Testament (Beiträge zur historischen Theologie 16)* 1953, p. 44-46.

[30] Lettre de Hattusili KUB XXI 17 I, 14-21 et XXXI 27, Edel, *Zeitschrift für Assyriologie* NF 155 (1950), 212.

[31] P. Anastasi *I*, 22, 5-8. cf. H.-W. Fischer-Elfert, *Der satirische Streitschrift des Papyrus Anastasi* I (*Äg. Abh* 44, 1986), p. 187, note e et p. 191-192.

[32] Lettres KUB III 37 et III 57. Edel, *Weitere Briefe* cité supra,note 29. Texte réédité et commenté dans *Das ägyptisch-hethitische Korrespondenz aus Boghazkoï in babylonischer und hethitischer Sprache* (1994) I, p. 144-145 (texte); II, p. 217-229 (commentaire).

directe, installa et entretint en de nombreux points du pays de Khor des implantations d'Égyptiens, scribes résidents et garnisaires permanents, cette présence renforcée se révélant pour nous *in situ* par des évidences archéologiques et la trouvaille de monuments pharaoniques en Cana'an [33]. Des textes nous apprennent que Ramsès II avait fondé plusieurs villes à son nom qui relevaient du domaine royal et étaient centres de gouvernorats éminents. Jusqu'à présent, les établissements égyptiens les plus septentrionaux qui fussent connus étaient les importantes places de Bethshan et de Meggido. On ne connaissait aucun vestige de pareils établissements en Upé, alors que, pourtant, la lettre concernant la venue de la fiancée hittite attestait l'existence d'une *«Ville de Ramsès-aimé-d'Amon en Upé»*, siège d'un haut-commissaire nommé Sethy [34]... La stèle de Keswé invite désormais à en rechercher de nouveau le site en Damascène, ainsi qu'Elmar Edel l'avait initialement proposé[35].

La date

Une autre nouveauté appréciable qu'offre la stèle tient dans sa date: «L'an LVI, le 4ème mois de shemou». Il n'y a pas lieu d'épiloguer sur le fait que l'année et le mois sont indiqués sans que soit précisé le quantième du mois. Cette date rappelle au moins la période où fut décidée, peut-être sur instruction de la Résidence de Pi-Ramsès, d'afficher le texte ou encore celle où la stèle fut fabriquée et dressée[36]... Elle fournit, en tout cas, un appréciable jalon chronologique à l'histoire de la domination ramesside en Asie: il atteste que vingt-deux ans après l'année du premier mariage hittite et dix ans avant le décès de Ramsès II, les forces égyptiennes étaient maîtresses en Upé, pointe avancée de la province de Khor. Ce témoignage est d'autant plus précieux que c'est la seule source explicitement datable que l'on connaisse concernant la politique asiatique de Pharaon entre l'an XXXIV de Ramsès II et l'an III de son successeur Merneptah.

Durant la longue période où Ramsès, vieillissant dans sa gloire, célèbre une fête-sed tous les deux ans, se porte mal et éprouve de nombreux deuils familiaux, rien ne donne à penser que son entente avec le Grand Roi de Hatti ait été troublée par des conflits majeurs[37]. Au contraire: Ramsès reçoit une seconde épouse hittite; il envoie ses médecins à la Cour de Hattusili. Ces bonnes relations se maintiendront sous Merneptah et Thudhaliya IV. Merneptah fournira des secours alimentaires au Hatti et des artistes et des équipements au roi d'Ugarit, fidèle vassal du Hittite[38].

En l'an III du dit Merneptah, il est fait mention d'un certain Amenemopé, *«commissaire du Roi auprès des pays étrangers depuis Silè jusqu'en Upé»*[39]. La mission dont cet officier était chargé, couvrant toutes les petites cité-Etats et chefferies de peuplades depuis le Nord-Sinaï jusqu'en Damascène, concernait l'ensemble du pays de Khor. En l'an V, l'armée du pharaon devra reprendre de vive force Ascalon, Gézer et Yéno'am, trois villes-verrous du Cana'an, et elle combattra quelque part dans les montagnes une troupe de gens appelés Israël. Cette année-là, l'Égypte venait de se mobiliser pour repousser une dramatique invasion de Libyens, ce qui avait dû affaiblir sa puissance militaire en Asie et pousser certains rois du Cana'an à la révolte. En outre, la présence de ces Béné Israël suppose qu'une infiltration, puis une montée en puissance de tels groupes marginaux avaient eu lieu dans les années, voire dans les décennies antérieures, en dépit des

[33] Données et références chez M. Bietak, *MDAIK* 47 (1991), p. 37-40. Sur le régime économique et religieux des établissements du Sud-Cana'an, O. Goldwasser dans *Tel Aviv* 11 n°1 (1984), 83-87.

[34] Lettre KUB III 37, R° 2-3, cf. Edel, *Weitere Briefe*, p. 43-46.

[35] En 1953, Edel montrait non sans raison que la route via la Damascène était plus opportune qu'un passage par la Beqa'a (*Weitere Briefe*, p. 147). En 1976, dans *Ägyptische Ärtze* (plus haut note 7), il se ralliait à l'avis de Helck (*MDOG* 92, 1960, 7-13: *LÄ* III 1979, 870-871) qui a voulu identifier Ramsès – en – Upé – ainsi d'ailleurs que *«Ramsès aimé d'Amon qui est dans la vallée du Cèdre»* (Poème de Qadesh, § 35 a), et la Kumidi que mentionnent plusieurs tablettes d'Amarna, laquelle Kumidi est très probablement située à Kâmid el-Lôz, dans la partie méridionale de la Beqa'a, l'Amqi des Anciens (R. Hanchmann, *Kâmid el-Lôz 1963-1981*, *Berytus Archeological Studies* XXXVII, 1989, p. 89-94; *L'Autre Rive*, 1998, p. 78-80)). Selon les lettres d'Amarna, Kumidi avait été le siège d'un officier égyptien aux temps troublés d'Amenhotep III; huit tablettes de correspondance concernant les mêmes événements ont été retrouvées à Kâmid el-Lôz. Cependant ces données n'imposent pas que Kumidi-en-Amqi soit devenue sous Ramsès II le siège du gouvernorat de l'Upé, d'autant qu'aucun monument ramesside n'y a encore été recueilli. Quant à la «Ramsès-ville de la Vallée du Cèdre» qui était à portée des assauts de la mer selon le *Conte des Deux Frères*, mieux vaut peut-être toujours la chercher quelque part sur la côte de l'Amurru, au débouché d'une rivière descendant du Liban (état des questions chez Th. von der Way, *Die Textüberlieferung Ramses' II. zur Qadeš-Schlacht* (*HÄB* 22, 1984, p. 355).

[36] Le jour n'est pas précisé sur la stèle «rhétorique» de Bethshan (an XVIII), ni sur la stèle de Byblos (an IV) qui relatait des opérations militaires.

[37] Sur cette période obscure, Kitchen, *Ramsès II, le pharaon triomphant* (1985), p. 127-133, 248-249, 279-280. Chr Desroches Noblecourt, *op. cit.*, p. 349-375.

[38] S. Lackenbacher, *«Une correspondance entre l'administration du pharaon Merneptah et le roi d'Ougarit»* dans Actes du Colloque *«Le pays d'Ougarit autour de 1200 av. J. C.» (Ras Shamra-Ougarit XI), 1995*, p. 77-83, et remarques dans *N.A.B.U.* 1997 n° 1, 31-32.

[39] *P. Anastasi* III, 1, 9-10: 7, 10-11.

administrations et des garnisons égyptiennes[40].

La *pax aegyptiaca* avait assuré la sécurité des routes, nécessaire aux échanges commerciaux et à l'acheminement des tributs. Elle avait protégé la tranquillité des agriculteurs en contenant les populations agitées des collines et des déserts. Elle avait stabilisé le pouvoir des rois urbains et apaisé leurs éventuelles querelles. Pourtant, la révolte qui affecta tout le territoire de Cana'an cinq ans après la mort de Ramsès II révèle combien ce régime avait dû se délabrer avec le temps et ferait supposer que le vieux roi laissait à son fils une situation inquiétante. La stèle de Keswé montre le pouvoir égyptien bien installé sur sa frontière. Mais, pour triomphale que soit cette affirmation du prestige personnel du souverain, nous pouvons y voir la manifestation d'une inquiétude.

La stèle rappelant l'incontestable dominium du pharaon séthien a été dressée quelque part en Upé, dans un temple indigène, à la porte d'un établissement égyptien, au bord d'une route ou dans quelque autre endroit stratégique. Il convient de s'interroger un peu sur le propos et sur la portée de pareille opération de communication dans le contexte local. Pour les officiers et les scribes du corps d'occupation, elle confirmait en écriture sacrée le dogme personnel du roi et sa capacité divine de tenir le pays de Khor. Aux yeux des habitants de la Damascène, le tableau faisait au moins voir Ramsès introduit parmi les dieux et recevant d'eux force et pouvoir sur la contrée. Nous sommes en présence d'un message par lequel le conquérant invite le conquis à la soumission et au loyalisme.

Velléités sécessionnistes de chefs locaux, réticences des tributaires, recrudescence des raids, nous ignorons et ignorerons sans doute toujours quelle conjoncture locale ou générale ou quels événements particuliers ont motivé, si tard dans le règne de Ramsès le Grand, ce rappel du principe selon lequel sa domination se fondait sur une prédestination décidée par le Soleil et qui faisait de lui le fondé de pouvoir redoutable et terrifiant de Ba'al. Dans sa brièveté impérieuse et son propos impérialiste, la stèle de Keswé qui mettait en œuvre la théologie personnelle du vieux roi était, pour les contemporains, loin d'être insignifiante.

[40] Pour une problématique récente de l'émergence d'Israël, voir l'ouvrage collectif *La Protohistoire d'Israël*, E.-M. Laperrousaz éd., Paris 1990, notamment A. Lemaire, p. 183-282 et J. Yoyotte, p. 109-119. A propos des reliefs de Karnak figurant les opérations de Merneptah, Kitchen, *RITANC* II (1999) P. 72-78.



Publications



Les
PUBLICATIONS
de
l'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
DU CAIRE

Périodiques

Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale
Bulletin de Liaison du Groupe International d'Étude de la Céramique Égyptienne

Monographies

Série des Voyageurs Occidentaux en Égypte

sont en vente

- A Paris, au SEVPO (vente directe), 2 rue Paul Hervieu, Paris XV[e] (métro Javel); (vente par correspondance) 27-39 rue de la Convention, 75732 Paris, Cedex 15.
- Au Caire, à l'IFAO, 37, rue El-Cheikh Aly Youssef (Mounira). B.P. Qasr el Aïny 11562 Le Caire R.A.E. Possibilité de commande par correspondance ou de «Standing-order».

* * *

Catalogue gratuit sur demande